

# VERS UNE BANALITÉ REMARQUABLE

*Cinq outils, pour la revalorisation des zones rurales peu qualitatives*

Nicolas PARANT

HMONP 2023-24 - ENSA Strasbourg





Merci à Guillaume Eckly de l'agence Gens, pour le temps accordé à cet entretien passionnant. Merci à mon directeur d'études Gauthier Duthoit pour les conseils avisés. Merci à ma famille pour l'aide précieuse, la relecture et le soutien. Merci à mes amis, merci à P-A. Et un grand merci à l'agence Accord & Archi, pour leur grande bienveillance et pour m'avoir accompagné tout au long de cette HMONP.

# TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	9
<b>Première partie</b>	
<b>ARCHITECTURE ET ARCHITECTE EN CAMPAGNE</b>	<b>13</b>
<hr/>	
<b>1.1. Architecture</b>	14
1.1.1. La campagne sous la prédation des zones	14
1.1.2. Les « zones », issues de la mondialisation	16
<b>1.2. Architecte</b>	20
1.2.1. De grandes différences culturelles	20
1.2.2. La maîtrise d'ouvrage	21
<b>Deuxième partie</b>	
<b>CINQ OUTILS POUR AGIR</b>	<b>25</b>
<hr/>	
<b>2.1. Intégration</b> - S'implanter au sein des « zones »	26
<b>2.2. Archétypes</b> - Genèse, culture et discours	30
<b>2.3. Structures</b> - Minimalisme et clarté d'intention	36
<b>2.4. Note personnelle</b>	40
<b>2.5. « Encore »</b> - Dans le prolongement de l'existant	42
<b>2.6. Bio-sourcé</b> - Construisons écologique	50
<b>Troisième partie</b>	
<b>S'IMPLANTER EN MILIEU RURAL</b>	<b>55</b>
<hr/>	
<b>3.1. L'architecte garant de l'intérêt public</b>	<b>56</b>

<b>3.2. S’implanter en tant qu’architecte en milieu rural</b>	<b>58</b>
3.2.1. Se déployer dans le territoire de manière hybride	58
3.2.2. Cotôyer les acteurs	59
3.2.3. Connaître son territoire	60
<b>CONCLUSION</b>	<b>63</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>67</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>69</b>
Entretien avec Guillaume Eckly	70
Réhabilitation d’une ferme lorraine en boulangerie et halle de village	82
Réhabilitation et extension d’un funérarium	90
Construction d’une médiathèque	96
Construction d’un funérarium	104
Réhabilitation d’une ferme en logements senior	105
Construction d’une caserne de pompiers	106



## AVANT-PROPOS

Après la période Covid, je me suis lancé en tant qu'auto-entrepreneur. Pendant deux ans, j'ai réalisé la conception d'une quinzaine de petits projets. La majorité de mes clients ont été des habitants proches de mon village natal, en pleine campagne, dans le territoire des Côtes de Toul situé à 25km de Nancy. Non mécontent d'avoir pu accéder à ces commandes, j'ai donc conçu des projets allant de l'esquisse jusqu'à la validation par les services d'urbanisme pour des DP et PC ( en dessous de 150 m<sup>2</sup> ).

Même si j'ai fortement apprécié le contact humain de cette expérience et les liens professionnels que j'ai pu tissés, me confronter à la réalité de la campagne n'a pas été de tout repos. De grandes différences entre les souhaits des clients et ma vision du projet se sont rapidement fait sentir. J'ai pu mesurer à la fois la substance culturelle que peuvent avoir les habitants ruraux pour l'architecture, en même temps que toute celle que j'avais moi-même construite jusqu'alors, depuis mon entrée à l'école ENSA Nancy.

Au delà de cette différence, j'ai éprouvé une grande difficulté à trouver une réponse architecturale convenable et souhaitable, pour des projets dans des contextes urbains éparses et diffus, ou des bâtiments peu qualitatifs. La campagne arbore parfois un visage chaotique. La médiocrité constructive qu'on y trouve à beaucoup d'endroits ne permet pas d'aborder aisément le projet de manière ambitieuse et enviable. Ayant construits mes compétences autour de références architecturales aux contextes bien différents de ceux auxquels je me confrontais, la conception dans cette campagne s'est révélé être une tâche ardue.

Ce mémoire est donc l'occasion de formuler une réflexion faisant suite à cette expérience professionnelle en milieu rural. Il trouve sa motivation dans le fait de proposer des leviers qui répondent à la problématique évoquée ci-dessus, tout en explorant de nouvelles manières d'exercer la profession.



# INTRODUCTION

Face aux enjeux environnementaux et économiques auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui, les architectes s'accordent tous à reconsidérer la manière de penser l'acte de construire. Dans un élan commun, nous tendons à bâtir moins, avec des matériaux plus écologiques, et autant que possible à partir de bâtiments existants.

Concernant ce dernier point, la presse architecturale nous démontre régulièrement à quel point les architectes ne manquent pas d'atouts pour réhabiliter et mettre en valeur des bâtiments existants de qualité. Les projets de réhabilitation en campagne de corps de fermes en pierres apparentes avec de belles charpentes en bois, sont foisonnants. À l'orée des villes, les bâtiments industriels des années 30, en briques maçonneries et à la charpente métallique fine et élancée, font l'objet de projets culturels et associatifs. Nous sommes résolument actifs pour investir ce patrimoine construit dans lequel nous reconnaitrons des éléments architecturaux de valeur.

Cette capacité d'intervention des architectes sur l'existant, est évidemment en corrélation directe avec la demande du marché. Encore aujourd'hui, la commande privée reste limitée, souvent réservée à une clientèle aisée qui s'intéresse à rénover des maisons déjà remarquables, soit par leur implantation, soit par leurs propriétés vernaculaires. Du côté de la commande publique, les bâtiments restent globalement de meilleure facture. Un grand nombre d'édifices, moins qualitatifs, mériteraient cependant d'être valorisés.

La France a connu ces 50 dernières années un développement rapide des zones péri-urbaines avec la construction de nouveaux quartiers résidentiels et commerciaux. Cette politique nous a conduit aux problèmes qu'on connaît aujourd'hui : un étalement urbain, l'appauvrissement architectural de l'entrée des villes et villages, et l'uniformisation sur l'ensemble du territoire français d'un mode de construction standardisé.

S'il semble plus simple pour les grandes villes et les métropoles de multiplier les projets de transformation de l'existant, tout l'enjeu en réalité se situe en milieu rural où les paramètres économiques et culturels sont tout autres. Que ce soit pour la commande privée ou publique, il reste encore compliqué d'agir : les projets de requalification du territoire sont rares et peinent à contre-balancer la construction de nouveaux lotissements pavillonnaires et de nouvelles zones commerciales.

Si l'architecte a tant d'importance en campagne, c'est parce qu'il est en réalité seul à y incarner un discours autour des problématiques architecturales, patrimoniales, paysagères et environnementales : Bernard Quirot, ou encore Sylvain Teyssou, occupent à ce titre un rôle important dans les zones dans lesquelles ils sont investis. Mais même si chaque campagne a ses propres caractéristiques, le village français moyen n'arborera jamais le patrimoine remarquable du village de Pesmes.

Face à ces zones rurales désavantagées par l'ensemble bâti peu qualitatif qui y a vu le jour, ce mémoire tentera donc de déterminer : **comment agir en tant qu'architecte, sur les bâtiments et zones difficilement valorisables, présents en milieu rural ?**

Afin de répondre à cette problématique, il sera important de définir quelles sont les caractéristiques de ce territoire rural. La première partie mettra en lumière les différents enjeux et freins autour de la profession, notamment autour des différences culturelles et de la méconnaissance du métier d'architecte.

Ensuite, dans une deuxième partie, nous déterminerons comment produire une architecture capable de répondre aux enjeux : les villages perdant pour beaucoup de leur rusticité originelle, quelle posture un projet peut-il avoir pour s'intégrer de manière convenable ? Imiter le vernaculaire et risquer le kitsch ? Créer l'évènement, avec un geste contemporain ?... Nous répondrons à ces questions à l'aide de cinq outils qui nous permettront de nous projeter vers une architecture résolument qualitative et souhaitable, autour de l'idée de « banalité remarquable ».

Et enfin, nous développerons dans une troisième partie plusieurs démarches qui se concentreront sur la posture même de l'architecte ainsi que sa pratique en agence, afin de se projeter dans une implantation durable en tant qu'architecte en campagne.

Le raisonnement de ce mémoire se basera notamment autour d'un entretien avec Guillaume Eckly de l'agence nancéenne Gens architectes. Nous retrouverons ainsi tout au long du mémoire plusieurs extraits de cet entretien et nombreuses de leurs références seront citées. Cela fera l'objet d'une annexe à la fin du mémoire.





## Première partie :

# ARCHITECTURE ET ARCHITECTE EN CAMPAGNE

Le regard de ce mémoire se tourne sur *la campagne en déclin*<sup>1</sup>, pour reprendre le terme du sociologue Benoit Coquard. Il y a dans le territoire Français, des campagnes encore résolument attractives, autant économiquement que démographiquement. Que ce soit en Bretagne, en Ardèche, ou même dans les Vosges, on retrouve dans ces lieux une identité paysagère qualitative préservée. Même si l'ensemble de la campagne française reste concernée par les enjeux liés au paysage et au territoire rural, certains territoires ont d'avantage subi une atteinte dans leur identité que d'autres. Dans ce mémoire, notre attention se concentre surtout sur l'architecture et la pratique architecturale dans une campagne sans réels atouts notoires, dans un contexte économique fragile, là où les préoccupations architecturales sont d'autant plus compliquées à porter. Nous faisons donc l'impasse sur les phénomènes de campagne touristique, ou de celles attirant les néo-ruraux.

---

1. COQUARD, Benoît, *Ceux qui restent*, La découverte, 2022

# ARCHITECTURE

## 1.1.1. La campagne, sous la prédation des « zones »

La campagne que l'on connaît aujourd'hui est un territoire complexe. Auparavant singulière, elle est aujourd'hui devenue plurielle, éparse, confuse. Regroupés sous le nom de « zones », de nouveaux lieux se sont implantés, auxquels on prêterait une grande variété d'usages et de caractéristiques<sup>1</sup> : Lotissement, Zone d'aménagement commercial (ZAC), Zone industrielle (ZI), Zone pavillonnaire, Zone de revitalisation rurale (ZRR), Zone à défendre (ZAD)... Tant de termes, pour renseigner de la nouvelle teneur fonctionnelle d'un territoire, tant de termes, qui s'affranchissent par la même occasion de la teneur culturelle originelle du lieu.

Aujourd'hui, ces zones se sont tellement étendues sur le territoire français qu'on peut se questionner sur notre manière même de définir la campagne. Où commence-t-elle ? Où s'arrête-t-elle ? De quoi est-elle constituée ? La rusticité du bâti ancien, le vernaculaire, le bucolique, l'équilibre fragile dans le paysage entre les villages, les champs, et la bordure de la forêt, tout ceci se retrouve de plus en plus menacé par l'apparition de ces nouvelles zones.

Pour résumer la problématique, on peut s'accorder à dire que ces zones sont des « implants » dans le territoire. Mais qui dit « implants » sous-entend le risque du « rejet » et une très grande difficulté pour un territoire à les assimiler. Pour que ces implants de zones tiennent dans le temps, il s'avère nécessaire de mettre en place de nombreux dispositifs artificiels : de l'automobile, des accès routiers, des ronds-points... Tout une série d'équipements disruptifs avec le territoire originel.

En réalité, comme le dit Marc Verdier urbaniste et architecte dans une conférence à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine<sup>2</sup>, la campagne est victime d'un phénomène qu'on pourrait qualifier de « prédation » de la part de ces zones, et notamment des zones pavillonnaires :

*« (...) Je ne suis pas persuadé que, quand l'INSEE nous dit que le monde rural arrête de perdre de la population et en récupère, est-ce que nous ne sommes pas dans un système beaucoup plus pervers que ça, qui est simplement que les gens vont chercher de l'habitat accessible de plus en plus loin des villes. Et donc ils ne se retrouvent pas par choix, même si, peut-être ils diront qu'ils ont envie d'habiter la campagne. Peut-être que c'est pour accéder au logement, en tout cas au modèle de logement globalement admis qui est le pavillon, la maison individuelle sur sa parcelle.*

1. Canal Architecture, *Zones en déshérence - en devenir*, Canal, Paris, 2023

2. VERDIER, Marc, *Architectes et urbanistes en campagne*, conférence tenue à la cité de l'Architecture et du Patrimoine, à Paris, le 8 mars 2018.



Fig. 1. Un lotissement pavillonnaire dans un village de Meuse. Le tissu urbain est décousu, éparse. Au delà de sa piètre qualité, le quartier coupe complètement avec le caractère rural du paysage et s'impose avec brutalité. - Raymond Depardon

---

*Pour accéder à ce « rêve » de la maison individuelle, on est prêts à aller de plus en plus loin. (...) Pour moi, il y a une espèce de prédation quand même des villages, plus qu'un développement des villages qui se fait, avec évidemment une brutalité extrêmement forte. (...) Aujourd'hui, on est dans une logique stricte de consommation de sol et avec un découpage parcellaire absolument amnésique par rapport à l'histoire de ce territoire. »*

On comprend derrière ces propos que la construction de ces zones sont la résultante d'aspirations culturelles fortes à un certain mode de vie, une certaine vision de la société de la part de la population. Cette culture prend racine dans notre mode de consommation actuel issu de la mondialisation.

### 1.1.2. Les « zones », issues de la mondialisation et d'un mode de consommation

Avec les trente glorieuses, notre rapport à la construction s'est vu complètement transformé. L'apparition d'enseignes comme Leroy Merlin et Castorama a remplacé les modes constructifs d'antan en proposant une grande variété de produits, de procédés, de matériaux, le tout à un prix

attractif. Le tout un chacun s'est vu accordé le luxe du choix du goût personnel, le luxe de la décoration. Avec de la plaquette de parements provenant du Brésil, ou bien d'Hong Kong, chaque maison a pu dorénavant y aller de sa propre particularité, ce qui causera des dégâts immenses sur le paysage français<sup>3</sup>. C'est le début des phénomènes d'individualisme. Dans le même temps, la mondialisation nous a mené vers une standardisation de la construction autour du béton de ciment. Les nouvelles constructions, dont notamment le fameux pavillon d'habitation, se sont faites de manière uniforme et répétée, sans considération pour l'identité architecturale propre à une région donnée.

Enfin, de grandes zones d'aménagement commercial ( ZAC ) ont également vu le jour. Dans une logique purement d'accessibilité automobile, la nature y est complètement invisible et laisse place à de vastes parkings autour de grands bâtiments métalliques. Situées à l'orée des grandes villes, ces zones voient encore leur nombre croître, toujours implantées de plus en plus loin dans la campagne.

Cette architecture résultante, ces paysages, cette « France moche », plusieurs artistes et photographes la parcourent et la documentent. C'est le cas de Raymond Depardon, photographe et cinéaste, qui expose en 2010 une série de photos nommée « La France »<sup>4</sup>. C'est aussi le cas de Eric Tabuchi & Nelly Monnier de l'Atelier A.R.N. ( Atlas des Régions Naturelles ), qui ont réalisé des milliers de photographies sur l'ensemble du territoire français. Il est fortement recommandé d'aller les découvrir via leur site [www.archive-arn.fr](http://www.archive-arn.fr). Tout ce travail représente un excellent support pour témoigner de la réalité des milieux ruraux, aborder les stigmates des transformations récentes et brutales du territoire.

---

3. LEGOUIS, Yann, PATURET, Thomas, *Entretien 1*, Atlas of Places, 14 mai 2023

4. DEPARDON, Raymond, *La France de Raymond Depardon*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2010



Fig.2a. On perçoit bien ici l'impact sur le sol existant et tout l'effort de terrassement mis en oeuvre, pour que ce « faux » sol puisse accueillir la typologie du pavillon et de son garage en sous-sol. - Raymond Depardon



Fig.2b. Le « fantôme » du pavillonnaire : Le pavillon, le SUV, la piscine. - Raymond Depardon



Fig.3. Photo prise par Raymond Depardon à Commercy en 2007.



Fig.4. Photo prise au même emplacement par Eric Tabuchi et Nelly Monier de A.R.N., en 2018, onze ans plus tard.



Fig. 5. Atlas des Ressources Naturelles ( A.R.N. ) - Eric Tabuchi et Nelly Monier  
<https://www.archive-arn.fr/>

# ARCHITECTES

## 1.2.1. De grandes différences culturelles

Considérant que ces phénomènes sociétaux engendrent l'appauvrissement architectural des campagnes, le métier d'architecte est complexe, délicat, car il doit jongler directement avec tous ces paramètres.

Comme nous l'avons dit précédemment, une grande partie de la population aspire encore aujourd'hui culturellement à pouvoir accéder au logement pavillonnaire, auquel on pourrait ajouter le véhicule SUV et la piscine, si l'on voulait forcer le trait. Parmi bien d'autres, le pavillon constitue un marqueur de réussite très ancré dans notre mode de fonctionnement occidental. Comme l'explique Benoît Coquard dans son livre « *Ceux qui restent* »<sup>1</sup>, ces habitants ruraux tendent fortement à améliorer leur confort de vie, et cela passe par l'accession à toute une série de propriétés ou d'objets, qui participeront à se démarquer socialement. Dans ce système de valeurs, les préoccupations architecturales, urbaines, et environnementales que l'architecte souhaite amener risquent d'assez mal cohabiter avec ce mode de fonctionnement.

Il faut dire que l'architecte a aussi une culture bien à lui. Même si la pratique architecturale n'entraîne pas systématiquement une manière de construire onéreuse, il en reste qu'elle puise son essence dans un milieu socio-économique aisé. Dès les études, la plupart des projets étudiés sont, quel que soit leur époque, issus de commandes de maîtres d'ouvrage souvent très riches. Encore aujourd'hui, toute la publication architecturale provient de projets onéreux, propices à de nouvelles mises en oeuvre de forme et de matériaux, et avec un haut niveau de finition. Tout ceci n'a donc pas grand chose à voir avec un habitant moyen installé dans un lotissement pavillonnaire de campagne. Guillaume Eckly de l'agence Gens, à Nancy, lors de l'entretien me dit :

*« Je pense que non seulement ça ne va pas, mais en plus ça n'intéresse pas vraiment les architectes de se poser la question de comment tu t'intègres dans une architecture vulgaire. Vulgaire dans les deux sens du terme : Vulgaire parce que c'est quand même pas très raffiné, mais aussi vulgaire parce que c'est celle de tout le monde. Si tu fais un geste, t'as vraiment l'air con. »*

Les architectes ont par leur nature peu d'attrait à s'investir dans un milieu rural abimé. Il est pourtant crucial aujourd'hui de pouvoir s'imaginer réinvestir ces territoires peu qualitatifs, et se sentir armé pour répondre au mieux à ces problématiques.

---

1. COQUARD, Benoît, *Ceux qui restent*, La découverte, 2022

### 1.2.2. La maîtrise d'ouvrage

Concernant la maîtrise d'ouvrage, il n'est pas rare qu'un particulier prenne contact avec un architecte après avoir pris connaissance de la réglementation concernant le seuil des 150m<sup>2</sup>. Souvent entouré par divers artisans locaux, il ne vient pas dans le besoin d'une expertise sur son projet, sa faisabilité ou sa réalisation. Il a déjà une idée assez précise de l'aménagement du projet et a déjà statué des choix esthétiques. En réalité, il vient surtout en premier lieu dans l'objectif d'obtenir la signature de l'architecte. Et, avec un budget souvent dès le départ tendu à tenir, il sera compliqué dans ces conditions d'amener d'autres idées de projet, si ce n'est dans le but peut-être d'optimiser les coûts.

Dans certains cas, on peut même constater de la part de ces clients une certaine distance, voir une méfiance envers l'architecte. Dans l'imaginaire collectif, l'idée que l'architecte est voué à construire des bâtiments dispendieux pour des personnes très aisées est relativement présente. Cela entraîne une méfiance également concernant sa capacité à tenir un budget. Dans ce climat, ses paroles peuvent être rapidement remises en question, ou du moins revérifiées en interne pour s'assurer de la véracité de son expertise.

En réalité, même si un client, avec un petit budget, souhaite profiter de toute l'expertise d'un architecte jusqu'à la réception du chantier, ces projets peuvent nécessiter un temps de travail conséquent difficilement compressible, sur des honoraires assez faibles. Ces projets restent donc difficilement confortables pour la trésorerie d'une agence, et certaines d'entre elles réservent d'ailleurs ce type de mission pour des travaux à l'enveloppe déjà conséquente, pour assurer la rentabilité de l'opération.

Il restera cependant toujours, en campagne, une clientèle pour laquelle mener des projets de qualité : une clientèle avec des goûts et des valeurs en accord avec celles de l'architecte, et un budget ambitieux. Mais cette clientèle reste rare, souvent réservée à des agences jouissant d'une certaine renommée, et qui sont d'ailleurs souvent implantées en ville. Enfin, il existe encore d'autres types : des clients aisés avec une culture différente, qui cherchent une esthétique ostentatoire, propre à la « maison d'architecte », avec un geste architecturale fort. Ou bien, des entreprises qui souhaitent construire un bâtiment commercial, un entrepôt, ou un atelier.

Dans toute cette étendue de clients potentiels propre à la campagne, il reste très compliqué de porter des revendications architecturales fortes autour de l'identité d'un lieu et de la préservation d'un paysage rural. Il est donc risqué de porter ce genre de préoccupations, qui, comme les préoccupations énergétiques liées à la réglementation thermique, peuvent encore aujourd'hui susciter beaucoup d'incompréhensions.

Une des meilleures manières de pouvoir amener un regard d'architecte sur un territoire rural semble encore être le marché public. Même si la plupart des gros équipements scolaires, qui font l'objet de concours, sont pour la majorité gagnés par des agences d'architecture en ville structurées pour ce type de commande, plusieurs petites commandes publiques en MAPA, peuvent être intéressantes et accessibles. Elles permettent de pouvoir intervenir qualitativement à l'échelle d'un village, et en même temps créer avec la mairie et la commune un dialogue constructif sur l'identité d'un village et ses possibles axes d'amélioration.





## Deuxième partie :

# CINQ OUTILS POUR AGIR

Comme nous l'avons vu dans la première partie, il reste donc compliqué aujourd'hui de mener des projets qualitatifs en milieu rural. Face à une campagne qui se dégrade toujours de plus en plus, la conjoncture permet difficilement de revendiquer des qualités architecturales qui pourraient répondre à cette problématique. De plus, liée à sa culture propre, l'architecte sera toujours plus investi à faire des projets dans un environnement qualitatif et remarquable. Par rapport à l'enjeu que représente le territoire rural, il paraît pourtant primordial de pouvoir répondre aujourd'hui au problème.

Ainsi, nous verrons dans cette deuxième partie cinq outils qui permettront d'aller dans ce sens. Chacun d'entre eux portera une réflexion et un regard sur différents aspects du projet, et tentera d'apporter des solutions pour s'inscrire dans des zones, ou sur des bâtiments peu qualitatifs et difficilement valorisables

## INTÉGRATION : S'IMPLANTER AU SEIN DES « ZONES »

Le premier outil traite de la posture avec laquelle le projet doit s'intégrer dans cet environnement construit difficilement valorisable. Doit-on oeuvrer à renverser l'existant peu qualitatif en faisant un projet d'autant plus démonstratif ? Doit-on reprendre les bases du vernaculaire et le réinjecter dans ces zones qui s'en sont abstraites ?

Il semble assez instinctif que la première intention d'un architecte sera toujours de tenter de répondre à cette problématique plus grande que le bâtiment lui-même, c'est à dire rechercher des « dialogues » entre les bâtiments et l'environnement alentour pour valoriser l'identité du quartier. Cela concerne notamment les projets d'équipements publics, où l'on souhaite que le projet rayonne à l'échelle du quartier et de la ville. Ces préoccupations sont présentes dès les études d'architecture : les paramètres urbains d'un projet sont tout autant importants que le bâtiment lui-même.

Pourtant, dans ces zones de campagne, il semblerait que cet outil de conception se trouve plus ou moins inefficace. On peut voir encore beaucoup d'agences d'architecture tenter ce rapport de force à vouloir donner un aspect « remarquable » et esthétique aux façades extérieures des projets dans ces zones. On peut le voir sur certains projets récents de cabinets médicaux par exemple, qui comprennent souvent des bardages en façades avec des formes et des matériaux onéreux. Ces éléments architecturaux, en acier cortène, ou en Equitone, seront pourtant justifiés dans l'argumentaire comme capables de « participer à l'amélioration de la qualité architecturale de la zone ». Mais dans une ZAC au tissu urbain épars et discontinu, ou dans un lotissement pavillonnaire, ces façades peinent à améliorer le paysage global, et peinent même à réellement faire valoir leur propre plus-value esthétique. Dans ce contexte, cette posture échoue à justifier les efforts mis en oeuvre. Alors comment agir afin de concevoir une architecture viable ?

Si l'agence Gens se démarque, c'est que dans ses projets, sa réponse s'oriente à l'inverse, c'est à dire en s'intégrant au maximum dans ces zones. Elle accepte que le contexte ne permet pas d'améliorer quoi que ce soit sur la forme construite du quartier, et que reprendre le même langage architectural de la zone, quel que soit sa qualité, reste en soi la meilleure solution comme posture initiale. Pour leur projet de funérarium, de médiathèque, ou plus récemment celui de caserne de pompiers, l'agence Gens reprend le langage de « la boîte » en bac acier, pour recueillir ces équipements. Par exemple, leur projet de funérarium vient en extension d'un gros pavillon d'habitation implanté au milieu d'une grande zone commerciale, auquel on vient y col-

ler une grande façade bardée rectangulaire. Guillaume Eckly de l'agence Gens nous explique :

*« Manifestement, ce pavillon se retrouve noyé dans l'une des plus grandes ZAC de France, avec des grosses boîtes méga trash. Et donc, c'est déjà un peu une anomalie dont on hérite, qu'on récupère et qu'on corrige d'une certaine manière. La maison, elle disparaît. On garde le toit parce qu'on n'avait pas les sous pour le casser et refaire l'étanchéité. Et puis quel intérêt ça aurait eu ? On préfère mettre les sous dans la cour, là où il se passe vraiment un truc.*

*Donc c'est un bon exemple de quelque chose qui pourrait ressembler à du cynisme et qui n'en est pas, et qui est son contraire, qui est très positif, qui est d'accepter la mocheté là où elle est, et puis d'essayer de trouver une stratégie pour que le fait d'accepter cette mocheté ne soit pas un renoncement. « Comme tout est moche, on n'a qu'à faire de la merde et ça ne changera pas grand-chose. » ça, ce serait un espèce de cynisme, mais ce ne serait pas très amusant à faire comme métier...*

*Et donc, accepter le moche, c'est quelque chose qui nous intéresse beaucoup. On a appris progressivement à accepter de travailler dans un lotissement, quand on partageait, comme la plupart de nos confrères, une haine ou une méfiance à l'égard des lotissements. Et découvrir que finalement, il y a des gens qui s'y plaisent aussi. (...) Travailler dans des ZAC, travailler dans des contextes comme la caserne où pour l'instant il n'y a rien autour, c'est un ancien site industriel ravagé par la pollution, c'est un espèce de désert, à côté ils construisent des immeubles très génériques qui*



Fig.6. Caserne de pompiers de Audun-le-Tiche, perspective de concours, GENS

*n'auront aucune qualité, et se dire comment est-ce que je peux prétendre faire des propositions qualitatives qui ne vont pas avoir le pouvoir d'améliorer la situation globale ?*

*Il n'y a pas de réponse homogène, mais intellectuellement, il y a l'exigence de se poser cette question. Ma proposition architecturale ne va pas sauver le monde, c'est un fait, et je ne parle même que d'un point de vue esthétique, si tu veux. Pour autant, il ne s'agit pas d'un abandon cynique.*

*(...) On a fait une conférence un jour à Toulouse, dont le titre c'était « bon goût, mauvais goût », et on rangeait nos projets de l'époque dans ces deux catégories, les projets de bon goût, les projets de mauvais goût. Et c'est le début de cette prise de conscience qu'on a faite par le projet, pas en se grattant la tête comme ça, de manière abstraite, mais que des fois tu faisais une maison en Alsace, dans un village très beau, très bien conservé, donc tu pouvais utiliser et t'intégrer en utilisant des modes opératoires de bon goût, et donc aboutir sur un projet de bon goût, et puis des fois tu étais dans le moche, et donc ton projet était moche.*

*Et si le paramètre principal c'est l'intégration, si c'est moche, bon ben il faut bien... Comment est-ce que tu fais bien, un projet moche, dans un contexte moche ? Le funérarium est très symptomatique de ça, la caserne aussi... »*

Le premier outil consiste donc en un renoncement. Un renoncement vertueux, qui permettra de faire l'économie d'une démarche esthétique à l'efficacité relative. Les zones en campagne sont ce qu'elles sont. Même si en tant qu'architecte, nous pouvons exprimer un avis concernant ces formes architecturales produites, nous ne pouvons pas nous positionner sur ce sujet à l'échelle du projet. Accepter ces zones et cette France là paraît la meilleure perspective d'avenir. Reprendre ces éléments et ce langage désavoué comme matériau de base du projet paraît en réalité une stratégie bienvenue et bénéfique. Et, en réponse à la question posée un peu plus haut, choisir la posture du vernaculaire ou du geste architectural démonstratif relèverait d'avantage du déni d'une réalité contre laquelle on ne peut lutter. La campagne mérite mieux pour son avenir.

Dans les autres outils, nous verrons comment maintenant ajouter une qualité architecturale dans ces projets, pour que, comme le dit Guillaume Eckly, reprendre le même aspect extérieur ne soit pas un renoncement, mais un choix qui permettra d'injecter plus de moyens en d'autres points du projet plus stratégique.



Fig8. Photographies après les travaux pour le projet de funérarium à Thionville. Le pavillon existant disparaît derrière la façade.



Fig.7. Photographie avant les travaux.

## ARCHÉTYPES : GENÈSE, CULTURE ET DISCOURS

Quelle que soit le projet, l'agence Gens fait appel à des images, des « archétypes », qui en deviennent la colonne vertébrale. Ces archétypes, ces mythes fondateurs, définissent l'architecture, l'argumentaire et le discours, ainsi que la substance culturelle de l'opération. C'est une notion tant centrale qu'elle devient transversale pour le projet.

Le principe de ce deuxième outil est de trouver la « bonne idée », celle qui créera la passerelle entre les paramètres urbains, fonctionnels, économiques, culturels, et une forme d'architecture construite. Cette élaboration à partir des archétypes a prouvé son efficacité pour insuffler de la qualité architecturale dans ces zones construites difficilement valorisables.

Pour forger sa notion d'archétype, l'agence dans son processus de conception, travaille à capter des éléments profondément culturels de l'usage ou des futurs usagers. Il en ressort des particularités qu'ils agrandissent et accentuent ensuite à une échelle architecturale, à l'échelle du bâtiment.

Par exemple, pour le projet du funérarium situé à Thionville, dans le cœur d'une des zones commerciales les plus grandes de France, Guillaume Eckly raconte que le commanditaire leur a fait visiter un jour un autre funérarium pour référence. Au moment même où le client a souhaité montrer les salles de présentation, il a toqué et ouvert la porte avec retenue, solennité, obséquiosité. Comme il n'y avait personne, il a repris une attitude « normale ». Ce geste d'ouvrir la porte délicatement est capté par l'agence qui choisira de le traduire et l'amplifier à l'échelle architecturale.

Ainsi, L'agence Gens crée une cour extérieure, un cloître, comme espace tampon entre la rue et le funérarium. Ce cloître, complètement minéral et arboré d'une structure avec des arcs en plein-cintre, nous ramène directement à un aspect religieux, solennel, et nous force ainsi à la décence nécessaire à une dernière rencontre avec le défunt. Cet espace, coupé de la rue, prend tout son sens par rapport au contexte vulgaire de la zone commerciale dans lequel le projet s'implante. L'espace de la cour reprend et symbolise donc cette grande attention, absolument nécessaire, dont le commanditaire faisait preuve pour accéder aux salles. Et l'image, l'archétype du « cloître », devient la réponse ajustée au site, à son usage, à ses besoins.

Sur ce même principe, l'agence a conçu un autre projet de funérarium à Damelevières, où elle conçoit le bâtiment semi-enterré comme « une tombe » parmi les tombes depuis le cimetière qui y est accolé, et à l'intérieur, « une crypte » comme circulation centrale du bâtiment. Ou encore,



Fig.9-10. Le « cloître », du projet de funéraire de Thionville

dans son projet de caserne de pompier à Audun-le-Tiche, l'agence travaille sur l'idée du « blason héraldique » en façade : elle se base sur l'idée du « corps armé » qu'on prête aux pompiers. On voit bien, par le vocabulaire des images invoquées, comment l'agence puise dans des formes de représentations intemporelles, universelles, ancrées dans l'inconscient collectif, des archétypes chargés d'une valeur culturelle forte, qui construiront l'identité du projet.

Même si, pour les projets cités jusqu'à présent, l'agence Gens se base sur l'usage pour ancrer l'identité du projet, elle puise aussi parfois l'idée directement dans le contexte architectural existant.

Le projet de construction neuve de la médiathèque de Velaines, s'insère encore une fois dans un tissu urbain complexe. Guillaume Eckly nous explique :

*« Le projet de la médiathèque de Velaines est le long de cette route nationale, qui est la seule rue du village, à peu de chose près, et en bord du village, là où commence le « moche »... Alors comment on fait ? (...) On est en frange de ville, il y a une grosse boîte en face, il y en a une autre un peu plus loin, donc nous, on fait cette stratégie de grosse boîte, c'est-à-dire de la construction industrielle, de la construction qui ne revendique pas de qualité plastique percée. Et après on*



Fig.11 Le projet dans son contexte urbain environnant. La médiathèque se trouve tout à gauche sur la photo.

*adapte ce discours, pour revenir du cynisme latent. À dire bon ben c'est moche on fait un truc moche, comment est-ce que dans ce contexte, on fait un truc qui finalement ne soit pas moche et qui assume son rôle d'équipement public, de visibilité, d'accessibilité, de générosité, d'attractivité ? Et donc l'image, l'archétype, le « mythe fondateur » de la station-service, devient la manière de répondre.*

*Une station-service, c'est au bord de la route, nous aussi, c'est accessible, donc il y a un parking, il y a un parvis, c'est visible, il y a un totem qui affiche le programme, c'est alléchant, parce qu'on vend des trucs, donc il y a des vitrines. En l'occurrence, la mairie les offre, et c'est flexible, parce que le contenu de ce qu'on vend ou de ce qu'on offre est changeant, et donc toute la structure spatiale de la station-service est utilisée à bon escient, à savoir celui de la diffusion de la culture et du partage d'un lieu et de pratiques sociales. »*

C'est là où l'agence Gens se démarque. Elle fait preuve d'une grande résilience, en allant solliciter cette image de la « station-service » pour répondre à la faible qualité architecturale du lieu, tout en proposant un espace architectural performant. Cela nous renvoie à notre perception en tant qu'architecte, de ces architectures issues de la mondialisation, auxquelles on colle une image très négative. Pourtant, au sein de ces zones de lotissements et ces zones commerciales,



Fig.12. La médiathèque et son parvis.

ces typologies comme celle de la « station-service » peuvent permettre de créer des projets qualitatifs et garantir une intégration pertinente et réussie.

Sur ce même principe, pour un projet de halle de village, l'agence Gens a rénové une ancienne ferme lorraine, sur l'idée de « la grange agricole ». La charpente en bois qui menaçait de s'effondrer est remplacée par une charpente métallique moderne, de type « entrepôt agricole ». Ainsi Gens respecte le caractère culturel paysan du bâtiment existant, tout en reprenant des principes constructifs actuels du quotidien.

Au final, ce deuxième outil, consiste non seulement en l'utilisation d'archétypes comme principes fondateurs de projet, mais aussi en l'idée que puiser dans l'espace culturel du lieu doit intégrer des formes d'architecture contemporaines communes à tous, sans préjugé sur la qualité architecturale de l'image choisie. En réalité, toute la réussite de cette manoeuvre tient surtout de la rigueur et l'attention de l'architecte pour la mise en oeuvre de ces images. C'est là que l'on retrouve la qualité et le savoir-faire propre à l'architecte, sa capacité à penser les détails, etc.

Pour terminer, les archétypes peuvent jouer un grand rôle dans le discours et l'argumentaire concernant la maîtrise d'ouvrage. En réalité, ils permettent de palier les différences culturelles entre les différents acteurs, pour s'en tenir à une image qui incarne l'objectif commun. La station-service et la grange agricole, sont de bons exemples. Tout le monde sait ce qu'est une station-service, et se trouve donc d'avantage en capacité à comprendre comment la médiathèque sera compétente à communiquer sur l'offre culturelle de la commune. Cette image porte le projet sans passer par un discours et un vocabulaire propre à l'architecte, peu propice dans les échanges avec un maire d'une commune rurale.

Cette formulation du projet évite également toutes les questions autour de l'esthétique. Rien dans ces archétypes n'implique une qualité esthétique donnée. De ce fait, cette notion, qui peut être source de conflit, est extraite du discours. On s'en tient à la teneur fonctionnelle du bâtiment.



Fig.13. Photo avant la réhabilitation pour le projet de boulangerie, on y voit la charpente typique des fermes lorraines.



Fig.14. Photo après travaux, on peut apprécier la nouvelle charpente métallique qui libère tout l'espace en R+1.

## STRUCTURES : MINIMALISME ET CLARTÉ D'INTENTION

Dans la suite logique de l'outil précédent, nous verrons à travers ce troisième outil comment ce discours, ces archétypes, se traduisent architecturalement dans le projet.

En réalité, tous ces archétypes font directement référence à des formes construites qui relèvent de la structure. Ces éléments structurels deviennent donc le vecteur principal du projet. Dans cette optique, le troisième outil se présente presque comme un rappel, car c'est sûrement le plus vieux de tous, il est la genèse même de ce qu'est l'Architecture : Penser les espaces architecturaux par le dessin de la structure.

Si une telle notion revient ici, c'est parce que au regard des nouvelles constructions dans les campagnes, on semble avoir oublié cet aspect de l'Architecture, dans sa forme académique, comme-ci elle n'était plus pertinente. Les seules architectures typologiques évocatrices présentes aujourd'hui sont celles du bâti ancien : la charpente en bois du lavoir, la massivité des églises de villages. Les constructions nouvelles ont pris des formes, des couleurs, des teintes qui parlent un tout autre langage, et qui souhaitent s'abstraire grandement d'une expression structurale. Pourtant l'agence Gens, réussit à réintroduire dans ces projets et ces zones rurales abimées, des espaces résolument architecturaux. Pour se faire, ils apportent une grande attention aux détails, et un parti pris minimaliste « sans artifice », qui rend service à l'architectonique structurelle.

Pour la médiathèque par exemple, Gens s'en tient strictement à l'image qu'il sollicite et crée une boîte « banale » avec une structure métallique. Pour autant, les façades sont très simples, leur dessin est très discret, on ressent bien en parcourant le projet que l'accent est mis sur l'espace, le volume érigé par cette structure. Rien n'est caché, les gaines sont apparentes. Tout le programme est organisé en plan libre et participe à transmettre la générosité de l'espace.

*« Je suis assez content d'un truc, c'est que la spécialité du bâtiment est un hybride assez confondant, de banalité et d'originalité au sens de remarquabilité. C'est effectivement une grosse boîte complètement banale, mais c'est absolument immanquable le fait que ce soit un équipement public. Et à l'intérieur, c'est vraiment une grosse boîte en tôle, très générique, mais c'est d'une précision et d'une préciosité qui ne donne aucun doute sur un statut de générosité publique. Et moi je suis très content de ça. C'est le récit qu'on a construit depuis plusieurs années et j'attends d'avoir des retours critiques, que ce soit de sachants ou que ce soit des usagers, qui ne seront pas tous les mêmes mais qui nous donneront un peu la mesure de ce que je crois avoir réussi. »*

Avec une extrême attention apportée à tous les détails du bâtiment, le projet est donc se qu'on qualifiera d'une réelle *banalité remarquable*. Et je suis convaincu que cette qualité là, est ce qui



Fig.15. Espace intérieur de la médiathèque de Velaines. La structure est très présente et participe activement à l'atmosphère du lieu.

rend le projet viable dans le temps. En réalité, le projet à part sa structure n'est que du mobilier intérieur. Ce minimalisme dans la mise en oeuvre et cette préciosité dans le dessin dont Guillaume Eckly témoigne, rend réellement le projet pérenne pour l'avenir.

Pour le projet de création d'une boulangerie et d'une halle de village, à Avricourt, l'agence s'en tient également à un projet strictement structurel. Comme expliqué dans l'outil précédent, il change la charpente en bois typique de la ferme lorraine dans lequel le projet s'implante pour des portiques métalliques, qui seront dans la continuité du champs culturel intrinsèque du lieu en rappelant la « grange agricole ». La nouvelle charpente en acier vient donc reprendre sur 18 mètres l'ensemble de la toiture, et ce, sans descente de charge intermédiaire libérant ainsi l'ensemble du volume, créant une halle opérationnelle pour le village, au niveau R+1 du bâtiment.

Au rez-de-chaussée, on retrouve l'espace de boulangerie. Une nouvelle typologie structurelle vient ici être ajoutée : Une trame de 3m x 3m de poteaux en bois venant soutenir le plancher en bois du plancher du hall au niveau supérieur. Cette forêt de poteaux en bois massif renvoie directement à l'image des anciennes halles de villages traditionnelles. La structure à elle seule suffit à ancrer le projet dans le caractère rural du lieu.

De plus, sur leurs plans de structure, les architectes prévoient des chapiteaux en haut des co-

lonnes en bois. Cette modénature d'un autre temps s'avère utile : elle nous pousse à nous demander si cette construction est neuve où si elle aurait au final toujours été là : elle participe donc à renforcer le caractère intemporel du projet. Pour autant, cette structure reste ni plus ni moins qu'une réponse directe à un besoin. Les dimensions des sections et de sa trame permettent de supporter une charge de 650 daN/m<sup>2</sup>, une portance permettant une polyvalence d'usage, nécessaire à la halle au niveau supérieur.

Il est donc possible de produire de l'architecture dans ces milieux ruraux, dans ce qu'elle a de plus noble. Que ce soit le « cloître », la « station-service », le « hangar agricole », chaque projet nous ramène à l'un des piliers de l'architecture : le génie permettant de générer une structure, sur la base de connaissances techniques, historiques et théoriques. Les autres éléments s'effacent pour laisser s'exprimer la structure et l'espace, rendant les intentions architecturales et la qualité des espaces générés parfaitement claires. Le principe constructif se présente comme la réponse à la commande, sans artifice, ni question d'esthétisme. Et chacune des structures s'aligne parfaitement avec son contexte culturel via les archétypes et le discours qui s'y réfère.

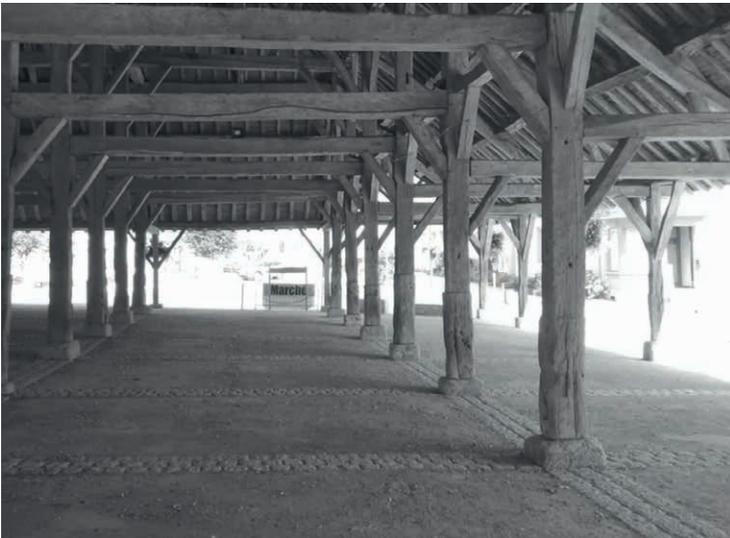


Fig.15. Image d'une halle de village ancienne, comme archétype pour le projet de boulangerie



Fig.16. Détail du chapiteau et du plancher.



Fig.17. L'espace de boulangerie du projet.



Fig.18. Mathias Roustang, Guillaume Eckly, Barbara Fisher, de l'agence GENS située à Nancy

## NOTE PERSONNELLE

Sur un plan personnel, et en conclusion de ces trois premiers outils qui se basent sur des projets de l'agence Gens, il est évident que leur travail m'intéresse particulièrement parce qu'ils travaillent sur un territoire que je connais très bien. Ayant grandi dans les alentours de Nancy, je me suis senti donc d'autant plus sensible à leur démarche et à l'efficacité de leurs propositions.

Cette agence travaille avec les mêmes outils et manipule les mêmes notions que les autres, mais elle se démarque par le contexte dans lequel elle s'investit « du côté du moche », comme le dit Guillaume Eckly. Rares sont les agences qui tendent à jouir d'une certaine renommée tout en concentrant leur travail autour de milieux urbains de mauvaise qualité. C'est pourtant une question qui est pour moi primordiale. L'agence nous démontre qu'il est en effet possible de faire de l'architecture dans ce contexte.

De mon point de vue, l'agence nancéenne, se démarque également architecturalement dans leur projet, notamment par ce qu'ils ne font pas :

À l'extérieur, ils s'en tiennent à une grande discrétion dans des sites complexes, avec des façades qui ne revendiquent pas de qualité plastique pour privilégier l'intégration d'un bâtiment dans son environnement. À l'intérieur il s'en tiennent à développer une structure, une typologie, sans compromis. Rien n'est caché, tout est dessiné. Les espaces générés s'en tiennent strictement au discours.

Il y a une grande rigueur dans le minimalisme avec lequel ils développent leurs projets qui se démarquent des références architecturales de publication, qui souvent sont habillées de matériaux nobles, de formes et de teintes qui souhaitent susciter une qualité plastique qui certes, participe à la qualité des projets, mais qui parle d'autre chose. L'agence Gens se concentre et se limite à l'unique expression de son parti-pris architectural.

Enfin, pour résumer les outils que Gens met sur la table pour faire de l'architecture en campagne, nous pouvons retenir cette posture de « banalité remarquable ». « Banalité », comme une manière d'accepter le fait de s'insérer dans un milieu peu qualitatif, en s'y intégrant architecturalement. « Remarquable » en développant des espaces architecturaux de qualité, qui s'engagent à communiquer sur la substance culturelle propre au projet.

Si ces premiers outils présentés se concentraient sur le travail de l'agence Gens, les suivants se concentreront à présents sur d'autres démarches de projet et d'autres architectes.

## « ENCORE » : DANS LE PROLONGEMENT DE L'EXISTANT

La construction neuve diminue, la pratique architecturale s'oriente de plus en plus vers des opérations de rénovations, réhabilitations, extensions, parfois même les trois à la fois. Quoi qu'il en soit, de plus en plus d'expérimentations à partir de l'existant voient le jour dans les projets. Non seulement d'un point de vue environnemental et écologique, ces nouvelles démarches de requalification de l'existant trouvent une pertinence évidente, mais en plus, ces expérimentations pourraient être également en capacité de « réparer » des constructions malencontreuses pour le paysage rural. L'enjeu est donc conséquent.

Un des projets exemplaires de revalorisation/extension de l'existant est le projet de Maison des Associations à Buros, par le Collectif Encore. Anne Chavepayre, l'architecte en charge, fait le choix de partir d'un pavillon existant, assez générique, comme base de projet. Elle enlève presque tout, une « mise à nue » s'opère ; seule la volumétrie du gros oeuvre est conservée. Ensuite, toutes les allées sont descendues pour dégager un maximum d'accès à l'espace intérieur. Enfin, elle crée une grande toiture qui reprend la même pente des arases du pavillon existant, ce qui crée, en extension, toute une série d'espaces généreux : une salle polyvalente, un belvédère, un préau, des coursives, qui apportent les éléments supplémentaires du programme. Ainsi le pavillon existant a complètement fusionné au coeur du projet. Il comprend maintenant les salles de réunion des différentes associations ainsi qu'un espace bar, qui donne sur la salle polyvalente.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette manoeuvre, c'est qu'en suivant la forme de la construction d'origine, Anne Chavepayre crée un projet d'un langage et d'une qualité toute autre, qui en tire le meilleur, et lui offre une place de choix. On a ainsi un sentiment de continuité logique assez fort, entre l'avant et l'après projet. C'est ce même principe de continuité qui a mis en valeur le projet de réhabilitation du corps de ferme en ruine en maison de campagne à Houré ( un projet qui jouit d'une certaine renommée ). Le projet se calque parfaitement sur le volume et le gros oeuvre originel en tirant partie de ses points forts et en revalorisant ses points faibles. La contemporanéité de la maison est puisée dans une continuité directe avec l'existant.

On notera que, encore ici, les projets se contentent globalement d'une démarche structurelle. Pour la Maison des Associations, les qualités architecturales découlent directement de la beauté de la structure : à l'extérieur par l'expression de ce grand toit qui s'implante harmonieusement dans le village et dans le paysage ; à l'intérieur par l'expression structurelle de la charpente en bois. De plus, les montagnes pyrénéennes se retrouvent mise en scène par ce toit qui offre un cadre à ce paysage.

Pour résumer la détermination de sa démarche de travail sans concession, Anne Chavepayre

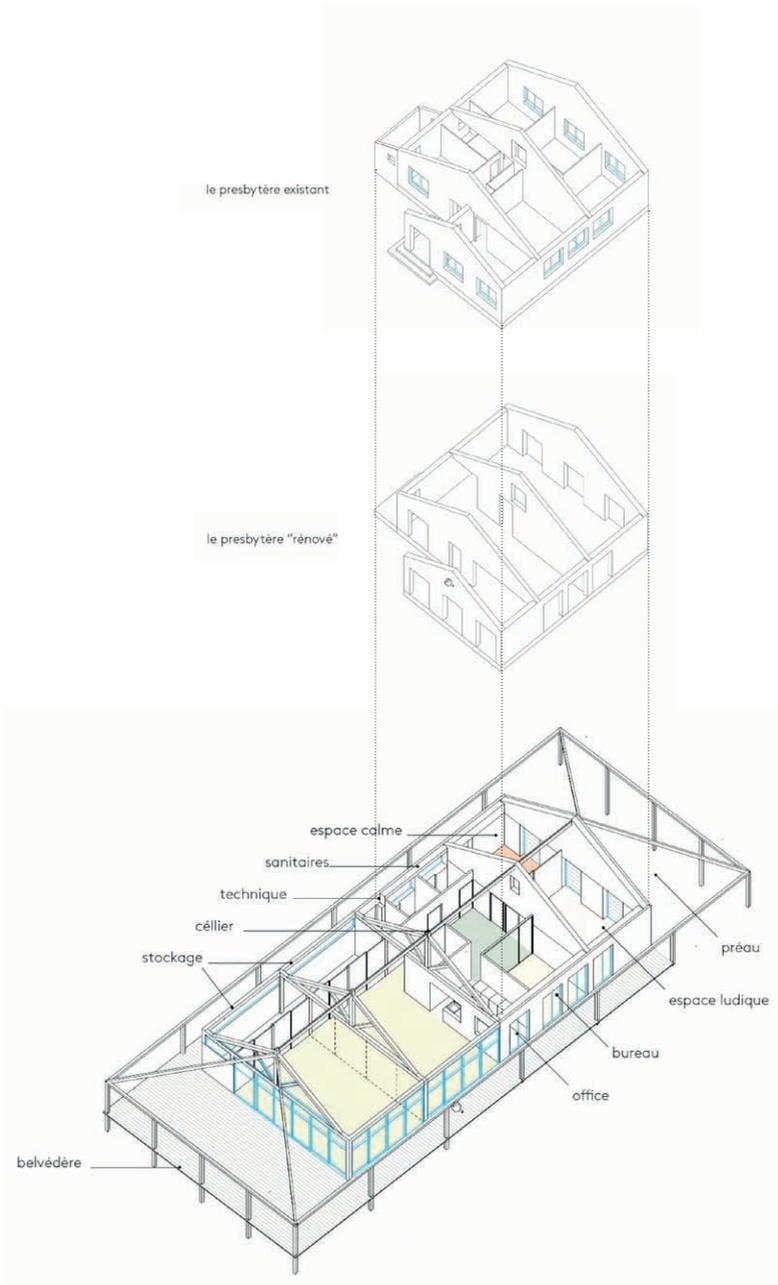


Fig.19. Axonométries du processus de projet pour la Maison des Associations de Buros.

lors d'une conférence<sup>1</sup>, commence son propos en formulant ce que signifie le mot « Encore » à l'origine du nom du collectif :

*« Encore, ça veut dire, de nouveau, aussi, et plus. Mais encore plus important, c'est quelque chose qui est en train de se passer, c'est quelque chose qui continue, donc c'est une architecture qui n'a pas de début et pas de fin. C'est quelque chose qui s'intègre à ce qui est déjà là, et si on travaille bien, qu'on va continuer à développer. »*

---

1. CHAVEPAYRE, Anne, «*Nous sommes le paysage*», conférence tenue à la cité de l'Architecture et du Patrimoine, Paris, 2021



Fig.20-21. Maisons des Associations de Buros. En haut la salle des fêtes, en bas la coursiive et le pavillon maconné intégré.



Fig.22-23. Maisons des Associations de Buros, de l'extérieur, avec vue sur les Pyrénées.



**Projet de réhabilitation extension à Toulouse - M26 - BAST**

Livraison : 2020, Surface hab. : 140 m<sup>2</sup>, Coût des travaux : 225000 €



Fig.24. La maison dans l'état existant, avant sa réhabilitation par l'agence BAST.



Fig.25. La maison lors de la phase de « purge ». Le mâchefer propre à la composition des murs est mis à nu.



Fig.26. Le projet dans son apparence finale.

Avec un processus similaire de « mise à nue » du gros oeuvre existant, mais avec une posture toute autre, l'agence toulousaine BAST, dans de nombreux projets intervient sur des habitations existantes avec peu de qualités apparentes. De la même manière, le gros oeuvre va être piqué, sablé, poncé, purgé. L'objectif est de garder le matériau de construction dans son état le plus brut, comme élément de finition.

Il y a alors ce qu'on pourrait appeler, « un retour à la ruine » qui s'opère. C'est à partir de ce processus que l'agence fonde ses projets en assumant cette esthétique nécessairement très économe. La structure existante et l'architectonique du bâtiment prennent donc place à l'intérieur des espaces, comme un matériau vivant, qui témoigne des traces du passé.

C'est une posture radicale, un design, qui ne convient pas à tout le monde. Mais on doit reconnaître la qualité architecturale que l'agence réussit à dégager derrière les enduits, les crépis, sur des maisons et des bâtiments qui ne semblaient, à première vue, ne jamais avoir un tel potentiel d'expressivité architecturale. Cet effet brut obtenu devient ensuite le réceptacle d'interventions beaucoup plus actuelles et dessinées, qui, par contraste, dégagent une expressivité contemporaine. Cette manière de faire a le mérite d'être efficace, elle engage des coûts de travaux qui restent très abordables. Le rapport qualité prix fait de cette pratique une bonne manière de produire de l'architecture qualitative accessible.

Pour conclure, on voit que des bâtiments par leur « gros oeuvre » se révèlent comme ayant le potentiel d'être complètement réinventés et réinterprétés. Ces éléments maçonnés se présentent alors comme de nouvelles pages blanches prêtes à accueillir de nouvelles formes de projets, dans grande continuité comme le propose le Collectif Encore, ou bien dans un aspect plus design, expressif, comme le pratique l'agence BAST. Avec un peu d'expérience et un oeil capable de déceler le potentiel d'un élément existant, tout bâtiment quel que soit sa qualité architecturale, peut donc espérer devenir le terreau de projets qualitatifs dans une continuité vertueuse de ce qui est déjà là.



Fig.27-28. Le mâchefer des murs comme matériau de finition



Fig.29. Ici, on voit bien la contemporanéité du volume vitré, qui vient trancher avec la rugosité du mâchefer mis à l'honneur à l'intérieur.

## BIO-SOURCÉ : CONSTRUISONS ÉCOLOGIQUE

Ce mémoire ne pouvait pas se faire sans évoquer le bio-sourcé et les méthodes de construction alternatives basées sur l'utilisation de ressources locales.

Nous voyons de plus en plus grandir un mouvement autour de la construction en paille, en terre, en roseaux, etc.. Un mouvement qui souhaite mettre à contribution des matériaux non valorisés, recueillis dans un rayon proche du lieu de projet.

Les architectes sont très alertes sur le sujet et suivent avec intérêt et enthousiasme les différentes démarches allant dans ce sens, notamment pour le marché public, même si les méthodes alternatives se cognent souvent à la tyrannie réglementaire des bureaux de contrôle. En parallèle, les particuliers ne sont pas en reste et multiplient les projets en auto-construction, accompagnés ou non par des architectes.

Ce cinquième et dernier outil sera donc l'utilisation de ces matériaux comme réponse alternative souhaitable au modèle pavillonnaire, et comme vecteur culturel de nouveaux procédés constructifs écologiques.

En réalité, face à l'ampleur des enjeux environnementaux auxquels notre civilisation est directement confrontée, nous sommes à même de nous demander si freiner l'utilisation de modes constructifs très polluants comme le béton ou l'acier, ne devrait pas constituer la seule urgence, la seule réelle préoccupation architecturale qui mérite d'être tenue. Sur ce postulat, la problématique du pavillonnaire au sein des campagnes, ne relèverait pas tant de la forme architecturale produite, que des matériaux qu'on utilise encore pour les construire.

Aujourd'hui, valoriser des « déchets » locaux comme la paille ou la terre dans les constructions peut permettre, sous certaines conditions, de construire des maisons très performantes à un prix encore accessible. Grace aux propriétés des matériaux utilisés, ces maisons offrent un confort thermique et des qualités hygrométriques supérieures à la construction standard. De plus, les techniques sont accessibles à tous même si elles demandent souvent une main d'oeuvre conséquente ( c'est ce qui coûte le plus cher, si ce n'est pas réalisé en auto-construction ) ainsi qu'un processus lent et fastidieux comparé à la construction standard. Toujours est-il que ces modèles constructifs deviennent de plus en plus compétitifs et intéressants au vu de la montée du coût de l'énergie, c'est donc de notre devoir en tant qu'architecte, non seulement de nous approprier ces méthodes, mais aussi de soutenir ces filières.

En plus d'être une réponse à l'industrie polluante de la construction standardisée, nous pou-

vons ajouter que ces constructions écologiques portent une charge culturelle vertueuse. Elles permettent d'ancrer réellement les bâtiments dans leurs territoires respectifs, et participent à un certain régionalisme. On pourrait alors re-développer une nouvelle forme de vernaculaire via ces constructions écologiques, un nouveau « patois » architectural, reprenant les différentes caractéristiques locales de chaque région. On pourrait par exemple imaginer de la construction terre et pierre dans les plaines argileuses et agricoles de Lorraine, comme il en est de la construction bois dans les Vosges. Même si ces constructions sont encore assez rares dans la campagne, il est évident que les enduits de façade en terre crue ont une charge culturelle dans le territoire. Si nos pavillons en bénéficiaient, cela pourrait représenter une démarche efficace pour faire évoluer notre perception, notre culture et nos mentalités.

### **Maison de Anne Lequertier et Simon Martin<sup>1</sup>**

Livraison : 2015, Durée chantier : 24 mois, Surface hab. : 100 m<sup>2</sup>, Coût travaux : 81 500 €

---

1. RAGER, Mathis, STERN, Emmanuel, WALTHER, Raphael, *Le tour de France des maisons écologiques*, Éditions Alternatives, Paris, 2024



**Fig.30.** La maison, type pavillon, a été construite avec des matériaux bio-sourcés. Elle est devenue une référence car même sa structure est écologique : elle est en bauge.

Fig.31. Étapes de fabrication de la maison de Anne Lequertier et Simon Martin



1. Six piliers structurels sont réalisés en bauge



2. La charpente vient ensuite être posée



3. La charpente vient ensuite être posée



4. Une isolation en botes de paille est appliquée, qui sera ensuite enduite en terre crue



## **Troisième partie :**

# **DEVENIR ARCHITECTE EN MILIEU RURAL**

Après avoir parcouru ces outils qui tendent à ancrer une architecture qualitative dans un territoire rural, nous nous concentrerons maintenant sur la pratique d'agence, et les pistes pertinentes pour s'installer de manière efficace en tant qu'architecte en campagne.

## L'ARCHITECTE GARANT DE L'INTÉRÊT GÉNÉRAL

J'estime qu'il y a beaucoup d'architectes en milieu rural, qui, même s'ils peuvent être résolument compétents, se réduisent à réaliser le projet de leurs clients dans les formes et manières projetées par ces derniers. Cela participe malheureusement à construire de manière peu respectueuse de notre paysage. Le tout un chacun pourrait se demander de quel droit l'architecte peut se permettre de dicter comment des particuliers doivent dépenser leur argent pour leur projet alors même que cela représente des efforts financiers souvent considérables. Mais l'architecte a une responsabilité culturelle. Il a un titre et ne doit pas déroger à la loi de 1977<sup>1</sup> qui dit :

*« La création architecturale, la qualité des constructions, leur insertion harmonieuse dans le milieu environnant, le respect des paysages naturels ou urbains ainsi que du patrimoine sont d'intérêt public. Les autorités habilitées à délivrer le permis de construire ainsi que les autorisations de lotir s'assurent, au cours de l'instruction des demandes, du respect de cet intérêt. »*

Chaque architecte a sa propre interprétation de ce qu'est une insertion harmonieuse, le respect des paysages naturels ou urbains, etc. Quoi qu'il en soit, il se doit nécessairement de se poser la question. L'architecte étant garant de l'intérêt public, son projet doit plaire non seulement au maître d'ouvrage, mais aussi au voisinage au sens large, c'est à dire aux habitants du village et aux passants.

Dans le prolongement de cette idée, pour ne pas céder sur cette mission au combien importante pour la qualité des territoires ruraux, l'architecte se doit également d'être convaincu de sa proposition, il faut que le projet lui convienne en premier lieu pour être à même de pouvoir convaincre. De cela découle un lien fort entre l'architecte et son oeuvre. Guillaume Eckly me confie :

*« (...) Si ça nous plaît pas c'est pas possible en fait, parce qu'on est quand même dépositaire d'un certain savoir et responsable du résultat. (...) C'est ça, cet « orgueil » de l'architecte dont moi je peux parler. L'idée, c'est quand même de le mettre au service d'un intérêt général. On pourrait dire « Comment ça ?! » ...C'est ça qui est orgueilleux peut-être, de se dire que tu es dépositaire de l'intérêt général. C'est un sacré truc... Et bien oui. Si ce n'est pas nous, c'est personne, ça c'est évident, et on voit bien ce que ça donne. La France moche, c'est quand personne n'est investi de la mission ( et payé pour d'ailleurs ), de la mission d'intérêt général qui consiste à organiser un peu les choses. Peut-être que c'est impossible à plein d'endroits, c'est même sûrement impossible. Donc il faut retrouver un pouvoir peut-être à un rang inférieur, « à l'intérieur » du funériarium et*

---

1. Loi n° 77-2 du 3 janvier 1977 sur l'architecture.

*pas « à l'extérieur », par exemple. Il faut réajuster ses prétentions, mais ça reste une prétention: l'orgueil d'être garant d'une certaine réalité. »*

L'architecte se doit donc d'être en premier lieu convaincu par le projet. Il a fait des études et a acquis des connaissances approfondies sur l'architecture, le patrimoine, l'urbanisme. L'état lui accorde sa légitimité à faire valoir son avis sur les projets qui lui sont soumis, un avis sachant. En échange, il a la mission de devoir se positionner comme garant de l'intérêt public dans des territoires pour lesquels il sera en réalité l'un des seuls et uniques responsables des questions architecturales et paysagères d'un lieu. Il est donc un « garde-fou » face à une médiocrité constructive auquel il a le devoir de s'opposer. Le dessin d'un projet ne peut donc se faire uniquement sur les choix esthétiques des clients.

Il me paraît important, dans cette démarche et pour tenir une telle posture, que l'architecte, dans sa pratique, se construise un goût architectural personnel infusé de convictions fortes, un regard engagé, entreprenant, optimiste sur sa manière de considérer sa profession et l'importance du rôle qu'il occupe.

Nous mettons ici le doigt sur l'importance du discours, notre capacité à convaincre, pour faire naître des projets qui sauront quand même, malgré tout, rallier les besoins du maître d'ouvrage et l'intérêt général. Guillaume Eckly m'a exprimé le fait que, parfois, l'agence abandonnait des affaires quand ils se rendaient compte au bout de deux trois réunions qu'ils n'allaient pas pouvoir rejoindre les aspirations des clients. D'autres fois cependant, le maître d'ouvrage venait avec une idée précise, mais l'agence finissait par réussir à convaincre que la bonne solution serait de faire autrement. Il n'y a donc pas de règle mais convaincre restera toujours un enjeu important. C'est pour cela que des outils de communication comme celui des archétypes sont le bienvenu pour à minima pouvoir proposer une stratégie quant à la teneur des échanges. Dans tout les cas, on ne pourra plaire à tout le monde, il vaudra mieux accepter cet état de fait dès le départ.

## S'IMPLANTER EN MILIEU RURAL

### 3.2.1. Se déployer dans le territoire de manière hybride

Pour devenir un architecte de campagne performant ayant les possibilités d'agir efficacement sur le territoire, il n'y a jamais trop de tentatives à mettre en place. Après avoir fait quelques considérations sur la posture de l'architecte, nous pourrions citer à présent quelques démarches pertinentes afin d'optimiser sa pratique.

Premièrement, il est clair qu'aujourd'hui la plupart des professions libérales et intellectuelles se concentrent en ville. Face à la méfiance des habitants vivant en campagne, les agences ne sont pas assez disséminées dans le territoire rural. Cette méfiance provient principalement du fait que ces habitants sentent bien que les architectes en général n'ont pas grand chose en commun avec eux<sup>1</sup>. Nous ne partageons pas le même quotidien, nous sommes intrinsèquement confrontés à des modes de vie différents, des problématiques donc différentes. Pour que ces habitants puissent se sentir compris et en confiance, il serait préférable qu'ils fréquentent les mêmes lieux au quotidien, qu'ils côtoient les mêmes gens ; il faut que l'architecte s'inscrive en tant qu'individu durablement dans la collectivité.

Cependant, abandonner tous les avantages socio-économiques et culturels qu'apporte la ville ne paraît tout de même pas une solution rêvée. Dans des grandes villes à l'échelle de Strasbourg ou équivalentes où il y a un nombre important d'architectes, il semble y avoir un microcosme d'agences et un réseau propice à ancrer sa propre pratique architecturale. On peut trouver d'autres architectes au point de vue semblable avec qui échanger, discuter des idées, prendre position, collaborer... Ce micro-climat général participe en tout cas à tirer vers le haut la qualité et l'exigence des projets proposés, le tout dans un élan (à peu près) commun. Cet entrain pour l'Architecture dans les villes est directement encouragée par les Écoles Nationales d'Architectures, les institutions diverses liées à la profession, les conférences et les nombreux événements autour de la discipline. Un autre avantage apporté par la ville repose dans une facilitation concernant l'accès à la commande, aux clients potentiels, à un carnet d'adresses, aux entreprises... Dans des villes plus petites, tout ceci est tout de suite plus restreint.

Cette différence ville - campagne est importante. Pour l'architecte, nourrir son approche, sa culture, sa pratique, ses méthodes, constitue une « hygiène » importante pour s'assurer de la qualité de ses projets et de sa vision des choses. L'architecture est un domaine complexe et confronter ses oeuvres au regard de confrères de confiance reste important. Une pratique isolée

---

1. LEGOUIS, Yann, PATURET, Thomas, *Entretien 1*, Atlas of Places, 14 mai 2023

en campagne risque d'émousser avec le temps notre capacité à approfondir nos réflexions et à produire des projets de qualités.

Plusieurs modes de fonctionnement d'agence voient le jour et tentent de répondre à ce dilemme : elles s'inscrivent à la fois dans une campagne donnée tout en gardant un pied dans la ville. C'est ainsi que les deux associés de l'agence Sapiens Architectes, ont créé une antenne dans un petit village à Valojoux, au coeur de la Dordogne depuis leur siège à Paris. Dans une conférence<sup>2</sup>, ils expliquent qu'ils sont devenus des « architectes de trains », c'est à dire qu'ils ont développé une méthode de travail à distance, où chaque projet est traité à distance par visio, souvent lors de trajets en train. Ainsi ils ont réussi à investir ce petit territoire de Dordogne et à y mener plusieurs projets intéressants, tout en gardant les avantages et la notoriété qu'ils avaient construit jusqu'alors à Paris.

Une toute autre possibilité, serait de réussir à intégrer le corpus d'enseignants d'une école d'architecture en temps partiel avec une pratique d'agence en campagne. La réflexion autour de l'architecture, la pédagogie et le projet, semblent nourrir les architectes enseignants dans leur pratique. C'est ce qu'affirme Marc Verdier, architecte enseignant, responsable du projet Urbanisme à l'école de Nancy. Il dit qu'il n'a jamais autant appris en tant qu'architecte-urbaniste qu'en expérimentant avec les étudiants sur des territoires variés aux problématiques diverses.

### 3.2.2. Côtayer les acteurs

S'implanter comme architecte dans un territoire rural, c'est également bien maîtriser les différentes ressources qui s'y trouvent et les compétences qui y sont liées. Comme exprimé précédemment concernant les matériaux bio-sourcés ( dans l'outil cinq ), l'architecte peut jouer un rôle pour soutenir via ces projets, des filières autres que celles de la construction conventionnelle. Connaître les ressources locales, maîtriser leurs mises en oeuvre, leurs avantages et inconvénients, connaître les artisans, tout ceci reste fondamental pour s'inscrire dans le paysage professionnel d'un milieu.

Au delà des entreprises, des bureaux d'études, des autres agences actives sur la zone, il est crucial aussi de rentrer en dialogue également avec les acteurs locaux, les maires, les communautés de communes des villages qui sont assurément des acteurs importants.

Dans cette optique, l'Ordre des Architectes a mis en place la démarche « 1 maire 1 architecte » qui porte l'idée de fluidifier la mise en relation entre un architecte et un maire puisque le nombre de maires et d'architectes actifs inscrits à l'ordre est sensiblement le même en France.

---

2. LEGOUIS, Yann, MANET, Baptiste, *Sapiens Architectes*, PORT-RE, 2021

Ce genre de relation et d'échange qui en découle sera toujours extrêmement bénéfique pour les idées de projets ou les problématiques d'un village.

Il y a encore beaucoup à faire sur ce principe. Les architectes arrivent en fin de compte assez tard, par rapport à toute l'amplitude de temps que représente un projet pour une commune. L'expertise d'un architecte et sa capacité d'analyse serait pourtant aussi d'une grande aide, en amont du projet, pour accompagner dès le début la commune sur une vision du projet plus globale et transversale. De nouvelles formes de marchés publics mériteraient d'être inventé allant dans ce sens.

### 3.2.3. Connaître son territoire

Je crois que pour un architecte qui s'inscrit dans un territoire, il est important de nourrir une démarche de recherche et d'analyse afin d'acquérir le maximum d'informations parlant du lieu. Ce regard et cette expérience semblent un outil particulièrement performants pour convaincre et comprendre les acteurs. Il faut, à minima, nourrir une grande curiosité dans cette quête d'informations.

Bernard Quirot, et Sylvain Teyssou, sont deux architectes français connus non seulement pour la qualité de leur travail, mais aussi par l'impact qu'ils ont tous deux sur leurs territoires respectifs. S'il y a bien une chose qui les démarque dans leur pratique, c'est justement la finesse avec laquelle ils connaissent le territoire sur lequel ils travaillent.

Que ce soit d'un point de vue historique, économique, ou architectural, ils sont résolument compétents à saisir l'identité propre d'un lieu, et comment il a muté jusqu'à aujourd'hui. Chacun oeuvre différemment dans ce but : Sylvain Teyssou intègre dans son agence des phases de recherche avec notamment du porte à porte pour recueillir des informations sur les sites de projet<sup>3</sup>. Bernard Quirot lui, via le séminaire de Pesmes qu'il organise chaque été, approfondit le sujet en expérimentant par le projet, à l'aide des étudiants et des encadrants... Dans les deux cas, ils se sont tous deux confrontés maintes fois au territoire rural et ont acquis une grande connaissance des lieux autour de leurs agences. C'est ainsi qu'ils ont réussi à obtenir la confiance de nombreux acteurs locaux qui leur confient de nombreux projets.

En campagne, quelque soit l'architecte, sa pratique et le contexte, il y a toujours matière à accéder à de l'information. Que ce soit par la bouche d'une personne âgée assise sur un banc, ou par le maire du village, il y a toujours quelqu'un pour nous parler des ancêtres et du lieu : De quoi vivaient les habitants il y a 200 ans, comment les villages fonctionnaient, les lieux d'échanges,

---

3. TEYSSOU, Simon, *En campagne*, Parenthèses, Paris, 2023

les points de rendez-vous, les anecdotes, à propos du ruisseau en contre-bas, de la guerre, de l'âge d'or industriel, des anciennes routes commerciales... Il y a aussi les vieilles cartes postales, les vieilles photos de village... Tout ceci constitue un matériau d'une grande richesse pour comprendre comment le village s'est transformé et dans quelle continuité un projet s'inscrit.

Au delà de l'aspect purement historique, tout ce matériel nous renseigne surtout sur la substance culturelle des gens qui y ont habité et qui y habitent encore. Il est important de bien savoir pour qui on oeuvre, et c'est en se rapprochant de ce passé que l'architecte peut se construire efficacement un discours en même temps qu'un regard, pour être en maîtrise d'un territoire et de ceux qui y habitent.



## CONCLUSION

Prenant en considération les campagnes françaises qui ont vu leur paysage et leur architecture se dégrader, ce mémoire s'est attaché à traiter la place et le rôle de l'architecte. Pour répondre à ces enjeux, en tant qu'architecte HMONP dans ces territoires, nous avons tenté d'appréhender plusieurs outils et démarches propices à produire une architecture qualitative et vertueuse.

Notre recherche a commencé par un état des lieux : Nous avons mis en lumière les phénomènes d'apparition des « zones » dans les milieux ruraux, en corrélation avec la montée de la mondialisation depuis les trente glorieuses. En lien avec ces nouveaux modes de consommation et ces nouveaux aspects culturels, nous avons pris conscience de la culture architecturale de ces habitants qui s'avère bien loin des préoccupations des architectes. Tout en faisant face à une certaine méfiance des habitants, mener des projets qualitatifs en campagne reste donc une manoeuvre complexe.

Nous avons ensuite développé plusieurs démarches, **pour agir en tant qu'architecte sur les bâtiments et zones difficilement valorisables présents en milieu rural.**

1. En terme d'intégration, nous avons vu que, dans un contexte de qualité constructive médiocre, il reste souhaitable que le projet se fonde complètement dans cet environnement, dans le sens de « disparaître ». Nous nous devons de faire l'économie d'ambitions esthétiques arbitraires.
2. Selon la nature du programme, du commanditaire ou du lieu, nous avons vu qu'invoquer des « archétypes », permet d'ancrer résolument le projet dans un contexte culturel, qui parlera autant au client qu'à l'architecte.
3. Miser sur l'expressivité de la structure comme qualité première permet de produire des projets pertinents résolument qualitatifs. La structure a elle aussi une charge culturelle que nous devons nous ré-approprier.
4. Le gros oeuvre d'une construction s'avère être une grande ressource pour réhabiliter un bâtiment difficilement valorisable dans la continuité de l'existant et de manière économe.

5. Enfin, l'utilisation des matériaux bio-sourcés dans les projets est importante pour faire face à une construction standardisée polluante. Elle permet également de faire évoluer durablement notre regard sur la construction.

Suivant ce processus de pensée, nous avons amené cette idée de « banalité remarquable » comme posture de projet : *Banalité*, comme une réponse efficace et pertinente pour intégrer les projets dans les zones rurales vulgaires ; *Remarquabilité*, comme une invitation à réinvestir le coeur des projets avec des espaces qualitatifs et résolument architecturaux.

Concernant la pratique du métier, nous avons vu qu'il serait pertinent de fonder son agence directement au sein de la campagne pour palier à la méfiance et aux différences culturelles. Pour autant, garder une forme de connexion avec la ville dans une pratique hybride, semble un choix pertinent pour optimiser sa pratique. Dans le but d'être résolument en capacité d'agir sur un territoire, nous avons vu qu'il sera nécessaire d'oeuvrer à connaître minutieusement ses acteurs, ses habitants, ses ressources, ainsi que son histoire. Enfin, nous soulignons toute l'importance du rôle de l'architecte en tant que garant de l'intérêt général.

L'objectif de ce mémoire est de nourrir une réflexion en apportant quelques réponses face au manque d'intérêt des architectes pour toutes ces zones rurales peu qualitatives ( à l'exception de l'agence Gens et de quelques rares autres ). Nous espérons que ce mémoire aura démontré que ces zones, selon le regard qu'on y porte, peuvent se révéler être une grande ressource pour expérimenter de nouvelles démarches architecturales qualitatives.





# BIBLIOGRAPHIE

## OUVRAGES

COQUARD, Benoît, *Ceux qui restent*, La découverte, 2022

TEYSSOU, Simon, *En campagne*, Parenthèses, Paris, 2023

GENS, *Province, 04.2004 - 03.2017*, Gens, Nancy, 2017

RAGER, Mathis, STERN, Emmanuel, WALTHER, Raphael, *Le tour de France des maisons écologiques*, Éditions Alternatives, Paris, 2024

## CONFÉRENCES

ECKLY Guillaume, ROUSTANG, Mathias, *Rusticité*, conférence tenue à la Maison de l'Architecture d'Occitanie Pyrénéennes, à Toulouse, le 1 avril 2022. <https://www.youtube.com/watch?v=uDP8s-psjmw&t=163s>

ECKLY Guillaume, ROUSTANG, Mathias, *Rusticité*, conférence tenue à la l'ENSA Strasbourg, le 23 février 2018. <https://www.youtube.com/watch?v=ImoZcXeCx0o&t=111s>

VERDIER, Marc, *Architectes et urbanistes en campagne*, conférence tenue à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine à Paris, le 8 mars 2018. <https://www.youtube.com/watch?v=wSjz5MA5ie0&t=2043s>

CHAVEPAYRE, Anne, «*Nous sommes le paysage*», conférence tenue à la Cité de l'architecture et du Patrimoine, Paris, le 11 octobre 2021. <https://www.youtube.com/watch?v=ILJEmenCI-E&t=189s>

LEGER, Louis, DIDIER, Laurent, *Bureau d'Architecture Sans Titre*, conférence tenue à l'ENSA Strasbourg, le 22 novembre 2019. <https://www.youtube.com/watch?v=Wejh7LONDW4&t=1583s>

LEGER, Louis, DIDIER, Laurent, *Faire c'est dire*, conférence tenue à l'ENSAP Lille, le 12 novembre 2020. <https://www.youtube.com/watch?v=TKVSPUOYTc&t=4560s>

## ENTRETIENS

LEGOUIS, Yann, PATURET, Thomas, *Entretien 1*, Atlas of Places, 14 mai 2023.

<https://www.youtube.com/watch?v=sIPtRIRDARg>

LEGOUIS, Yann, MANET, Baptiste, *Sapiens Architectes*, PORT-RE, 2021.

<https://www.youtube.com/watch?v=GH9sFJzoGCE>

ECKLY Guillaume, ROUSTANG, Mathias, VERSCHUERE, Adrien, soirée débat à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine à Paris, le 19 novembre 2022.

<https://www.youtube.com/watch?v=Cvuj0mt6-hw>

## EXPOSITIONS

DEPARDON, Raymond, *La France de Raymond Depardon*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2010



# ANNEXES

Agence GENS  
Entretien & projets

## ENTRETIEN AVEC GUILLAUME ECKLY

*L'entretien s'est déroulé le 30 mai 2024 à Nancy, au sein de leur agence. Autour d'un café, nous avons commencé à nous entretenir autour du sujet de ma venue.*

**N :** Suite à notre échange de mails, J'aimerais qu'on revienne sur la question posée que je vous avais soumise en vous demandant cet entretien : « Qu'est-ce qu'on fait du moche ? » J'aimerais pouvoir recueillir votre point de vue et votre réflexion sur le sujet. Je pense que par votre travail, vous êtes sensible à cette question et vous vous êtes confrontés à cette question dans plusieurs projets. Puis ensuite, je voudrais qu'on puisse parler de la manière avec laquelle communiquer. Est-ce que vous utilisez une certaine manière de communiquer pour pouvoir convaincre un client de votre parti pris architectural ?

**G :** Je vais remonter un tout petit peu en amont de ta question, avec ce constat qui... qui rend ta question particulièrement cruciale, à savoir que l'architecture est faite par des architectes, mais elle est faite pour des gens qui ne sont pas architectes, ça c'est à peu près la base. Le cas où un architecte travaillerait pour un autre architecte est probablement assez rare, et éventuellement un architecte peut être associé à une maîtrise d'ouvrage, mais en tant qu'architecte, il ne travaille pas pour lui, il travaille pour quelqu'un qui n'a a priori pas sa culture, sa formation, son savoir, son intelligence spécifique d'un métier qui est aussi spécifique en tant que métier, dans la manière de le faire, qu'il est commun dans le résultat qu'est l'architecture comme fait construit.

Il y a une dichotomie entre la fabrication de l'architecture par les architectes et l'usage de l'architecture par les gendarmes. Et ça, c'est un petit peu la base d'un grand problème qui est la question qui pose, c'est-à-dire comment est-ce qu'on peut discuter entre gens qui savent et qui sont une force de proposition, les architectes fabriquant un projet, et les gens qui ne savent pas, c'est lui encore que je ratifie, c'est un fait, chez le dentiste il fait confiance, qui ne savent pas mais qui vont être les bénéficiaires de ce projet et ses usagers.

Donc il y a une légitimité qui n'est pas plus grande ou moins grande que celle de l'achat, mais qui est complètement différente. Donc comment est-ce qu'on fait pour que ces deux manières de vivre le projet, de le proposer et de le recevoir, coïncident à défaut d'être identique. Elles ne vont jamais être identiques. Ce serait sûrement un mensonge d'imaginer qu'on arrive à communiquer l'essence de notre projet d'architecte à quelqu'un qui n'est pas architecte. Et donc, pour aller plus précisément vers ta question, on s'est rendu compte assez tôt, de manière un peu intuitive, un peu naïve à l'époque, qu'il ne valait mieux pas trop parler d'architecture. C'est un peu risquiste. Tu commences à aller sur un terrain où t'es censé être l'autorité, mais que les gens ne comprennent pas ce que tu dis, ou bien tu vas passer en force, tu vois, justement, par autorité, en disant, moi je sais, ta gueule.

Ou bien tu veux pas passer. Donc dans les deux cas, c'est quand même pas forcément très satisfaisant. Et ce, d'autant plus que tu travailles dans un contexte, on va dire, un peu normal. On ne parle pas de la filière armée de Paris, on ne parle pas de projets où l'architecte fait partie de son bâtiment en tant que le signe. On parle de la vie courante. une campagne, une mairie, une bibliothèque, une caserne de pompiers, des trucs qui sont des oeuvres architecturales mais qui ne sont pas vécues comme telles. Les gens ne viennent pas visiter la caserne en se disant que le beau projet c'est des pompiers et ils font

ce qu'ils ont fait.

Et donc finalement, la question, elle se déplace un petit peu, parce qu'il ne s'agit pas d'expliquer ce que tu fais. Genre, je trouve que ce projet relève d'une stratégie de collage telle que l'OMA l'a mis en place à la fin des années 90, ça ne va pas parler au général, non pas au général, lui parce que c'est la grande grosse, à l'officier du SDIS qui va juger ton projet. Donc tu vas parler d'autre chose, et tu veux parler évidemment de fonctionnalité, parce que ça les intéresse au premier chef, d'ailleurs. Avant que tu commences à travailler, ce qui vient d'eux, c'est un programme. On veut ça, on veut trois chambres, deux salles de bain, on veut garer cinq camions, on veut tant de livres, voilà. Donc il y a une dimension fonctionnelle qui est assez évidente. Et là, on peut parler, on va dire, sur un plan peut-être pas égalitaire, mais d'un contenu similaire.

On propose de ranger ces trois chambres comme ça, de mettre la salle de bain à l'est pour qu'il y ait le soleil le matin, etc. On peut échanger sur ce terrain. Mais cette dimension-là ne résume pas tes intentions architecturales, toi. Et donc, qu'est-ce qu'il y a d'autre que cette fonctionnalité ? Parce qu'on n'est pas non plus des ingénieurs spatiaux, on n'est pas des ingénieurs de la fonctionnalité. On gère ces questions et puis après, On a aussi une mission culturelle qui est celle de trouver une forme construite qui s'intègre dans un contexte, qui s'intègre de manière, tant qu'à faire, heureuse et acceptable, opportune. On dit souvent, peut-être tu te souviens de ce mot dans les conférences, quelle est la pertinence, quel est le caractère opportun de tes propositions et comment tu le construis au long du projet et avec avec ton client. Donc c'est quelque chose qui se construit. C'est quelque chose qui se construit parce qu'évidemment il y a, dans les conférences peut-être tu t'en souviens, je sais pas si on avait parlé de ça à Strasbourg, on dit on pourrait résumer notre approche du projet au fait d'avoir une idée, une bonne idée, simple et puis de bien la faire.

Cette bonne idée, elle vient souvent assez vite, assez tôt. Et puis après, bien la faire, c'est très fastidieux, mais il y a plein de phases. Donc il faut construire la croyance, la foi de ton commanditaire dans cette bonne idée simple. Bonne, c'est discutable. Simple, c'est déjà un premier élément de réponse sur la manière d'essayer d'être convaincant. Parce que si tu arrives avec un truc complètement spécieux abscond, tu ne peux pas t'entraîner sur ton terrain. Et s'il ne comprend pas, il ne comprend pas. Donc cette idée simple, c'est celle qui résume un petit peu la proposition culturelle. Par exemple, cette caserne, je dis ça parce qu'il y a l'image, c'est pratique. L'idée simple, c'est que la façade principale est une sorte de blason héraldique, comme pour les chevaliers pompiers, qui sont les héros de notre quotidien. Voilà, ça c'est la proposition.

**N : Vous l'exprimez telle quelle ?**

G : C'est un concours et donc dans un concours t'as des notices techniques assez compliquées et puis t'as un espèce de petit abstract qui résume la proposition et évidemment ça commence par qu'est-ce que c'est qu'un pompier ? Dans l'imaginaire collectif tu vois, alors je n'écris pas toutes les phrases dans l'imaginaire collectif mais c'est bien ça dont on parle. C'est un héros ou une héroïne qui intervient au péril de sa vie pour nous sauver de situations graves. Et donc, qu'est-ce que c'est qu'une caserne ? C'est le lieu où ce héros peut partir à toute vitesse avec les sirènes qui déchirent le son vers le lieu du danger. Et puis, une caserne, c'est aussi le lieu où, parce qu'il n'y a pas toujours d'assistants, où les pompiers attendent de devoir partir très vite. Et pendant ce temps-là, ils se forment, ils font du sport, de l'entraînement. C'est un lieu de trivialité. théoriques, ils ont des cours, ils ont une salle de...

une espèce de salon où on peut regarder la télé un peu, ils ont des chambres parce que des fois il faut dormir, comme ils font des gardes assez longs. Et donc d'un côté t'as le lieu du départ en trombe, et de l'autre côté t'as un lieu de... je voudrais presque dire domestique, pour forcer un peu le trait, de convivialité, qu'on va essayer d'articuler ensemble. C'est très simple, et c'est en fait, des fois on voit dans les programmes, je l'ai fait mention d'une lecture inventive, c'est le moment que les program-mistes appellent comme ça, où tu lis le programme, qui est leur besoin, et où tu inventes une manière de le lire. Et ça rejoint un peu ta question sur le fait de devoir construire un projet en commençant par construire une idée de ce projet. Avant de faire un bâtiment, t'as pas l'idée que ça va être rouge ou bleu ou vert. T'as l'idée que leur programme signifie...

*( Nous sommes interrompus quelques minutes par un appel d'un artisan sur un chantier, qui ne semble pas du tout content de devoir changer un élément qui n'est pas à son lot. )*

Tu parles de la manière dont on parle au client, mais c'est la manière dont on parle à n'importe qui. Là, j'essaie de lui convaincre que... Ce n'est pas le truc le plus cher. Si, en l'occurrence, il a raison. Le truc qu'il va offrir, une boîte à 200 balles, il ne la doit pas. Donc, il m'a convaincu qu'il ne la devait pas. Et moi, je l'ai convaincu que ce n'était pas la peine de s'énerver après moi, qu'on allait trouver une solution ailleurs. C'est un exemple assez anecdotique, mais avec un client, c'est pareil. Il faut le convaincre que ce que tu lui proposes, c'est bien. Et pour ça, il faut être convaincu que ce que tu proposes, c'est bien. Et comment t'es convaincu toi-même ? C'est une bonne question. Tu peux te dire, parce que j'ai vraiment bon goût, je suis un petit peu meilleur que les autres. Donc ça, c'est un peu l'ego quand même. Mais voilà, c'est quand même un petit peu limite et il y a quand même assez peu de chance. que tu rencontres toujours des gens qui sont du même goût que toi ou de la même intelligence ou au sens appérence, tu vois. Je ne parle pas de quelqu'un qui a... Ce n'est pas parce que tu as fait des études que tu es meilleur qu'eux. Mais voilà, tu as cultivé un goût, par exemple, du béton brut. Je prends l'exemple d'un véritable rebouchoir qui a éventuellement cultivé un goût pour les objets modernes que les gens détestent de manière assez viscérale, assez automatique. C'est pas sur le terrain de l'autorité contractuelle ou de l'autorité esthétique que tu vas gagner. Sauf, comme je le disais, en force.

Nous, on préfère gagner par trahison, on pourrait dire. Et comme on est quand même des gens avec une certaine force morale, on préfère que cette trahison soit parfaitement affichée. Donc en fait, c'est pas de la trahison, c'est l'idée que tu vas proposer à la personne Ce qu'elle attend. Et tu vas dire... Vous êtes des héros, non ? Qui luttent contre les périls de la vie domestique. Vous partez très très vite. Et il y a un vrai enjeu de sécurité, n'est-ce pas ? Donc, par exemple, le fait que la façade principale soit à la fois le blason héraldique de votre corps, c'est un corps d'armée d'ailleurs, les pompiers, tu vois, c'est un peu des jeux de mots, mais c'est des jeux de mots qui parlent de leur terrain, de leur substance culturelle.

Oui, c'est vrai, nous sommes des héros, nous sommes des chevaliers. Oui, c'est vrai, nous partons en trombe, et donc, quand nous, on sort, tous les autres s'arrêtent. Donc, il y a un enjeu sécuritaire. Donc au lieu de mettre les chevrons sur le sol pour dire que c'est interdit de se garer à cet endroit dans une logique strictement sécuritaire ou signalétique, on peut peut-être en faire un argument culturel et donc adosser la fonctionnalité du signalétique à la symbolique signalétique.

Je suis convaincu de ça, c'est pour ça qu'on le propose et j'espère qu'ils seront convaincus. Peut-être pas du tout. Il y a toujours un risque. Mais en tout cas, on manipule des notions, des formes qu'on essaie d'aller extraire du champ culturel des clients avec lesquels on interagit.

**N : Mais ça, est-ce que ça se passe mieux, on va dire, sur ce point, pour le marché public peut-être? Ou on viendra peut-être un petit peu moins vous chercher sur ces questions même d'esthétisme ou je sais pas. Dans le sens où je me dis que le marché privé quand même, quand un particulier ou chaque euro compte, est-ce qu'il ne vient pas vraiment vous chercher pour la moindre chose ?**

G : Alors déjà, chaque euro compte aussi un marché public, mais c'est vrai que ça change un peu la nature du rapport personnel au projet. Et ce n'est pas tant public-privé que professionnel-particulier, la barrière. Parce qu'il y a des clients, quand on a fait un funérarium pour une entreprise de Pompe-Cunèbre, c'était privé, mais c'était comme si c'était public, parce que c'est sous, ça change, c'est sous à lui. mais il a un rapport professionnel à une commande. C'est un peu moins émotionnel. Et sur le champ des sous, tu as assez raison. Est-ce que c'est de l'argent public que le maître d'ouvrage gère, ou est-ce que c'est de l'argent privé que le particulier dépense ? ça change un peu, on va dire, l'épiderme des échanges autour du projet, mais pas fondamentalement, parce que... Je vais prendre un exemple d'une petite maison en Alsace, celle-là.

Les deux clients, il y en a un qui... Ce n'est même pas les deux. Ensemble, ils ont deux idées un peu contradictoires. Ils voudraient de pavillons modernes très vitrés, et puis ils voudraient s'intégrer dans un village alsacien, ils sont alsaciens, et c'est un village avec une consistance urbaine typologique très très forte, et donc le pays à lui tout le temps est absolument formel, il ne fera pas autre chose que des toits en tuiles très très pentus, et donc j'emprunte à ce double discours un peu schizophrène, les deux éléments fondateurs du projet, le rez-de-chaussée est un pavillon totalement vitré sur le jardin, et le toit est un toit alsacien qu'on pose au-dessus.

Et le projet est strictement la traduction, assez littérale, d'une envie-obligation. L'envie du pavillon de verre, c'est une envie. L'obligation de la maison de la Sienne, c'est une envie et un règlement d'urbanisme. Et donc, c'est exactement comme extraire l'héroïsme du Chevalier et l'urgence sécuritaire du programme des pompiers. C'est la même opération où tu dis sur quel terrain on va aller, et ça c'est pour constituer l'idée simple originelle, celle qui va fonder le projet. Mais après dans toute la suite du projet, il n'y a pas que une façade, il y a aussi une porte, une cuisine, un ci, un ça, une exposition solaire, une salle de bain, un sauna, un nombre de chambres, etc. dans la maison. Après toutes les décisions secondaires, tiers, quatre, à tous les rangs, jusqu'à la prise électrique, on essaie de les mesurer à l'aune de cette première idée. Est-ce que ces décisions subconséquentes, chronologiquement aussi, elles arrivent après ? Est-ce qu'elles prolongent et est-ce qu'elles amplifient l'idée première ou est-ce qu'elles la faiblissent ?

Et donc cette première idée qui vient à peine de nous, qui est un hybride, entre le programme et la proposition architecturale. C'est pour ça que je parle de lecture inventive. La lecture inventive, tu lis, tu n'écris pas, mais tu inventes quand même un petit peu une manière de lire. Donc, à partir de cette première idée, tu n'inventes pas grand-chose, sinon peut-être un angle d'attaque, une manière de regarder. Ensuite, elle découle sur des décisions qui sont, j'exagérerais en disant qu'elles sont automatiques, mais qui sont toujours liées à cette première, à ce méta-récit, un peu, pour éviter l'arbitraire, en fait. Pour éviter d'avoir à se dire, moi, en tant qu'auteur égotique, on va plutôt faire comme ça parce que c'est mieux. Je ne sais pas, en fait. Et en vrai, on n'arrête pas de préférer tel ou tel détail, que la fenêtre aille bien au bord, mais on le fait en relation avec ce métarécit qui fonde la pertinence et la force de conviction du projet. C'est à la fois une espèce de ruse fourbe et une ruse complètement transparente.

**N : D'accord, je comprends bien. Et comment ça se passe quand par exemple un particulier vient**

**avec une idée, comment dire, une vision déjà très arrêtée sur par exemple la maison qu'il a envie d'avoir, c'est-à-dire lui il vient déjà avec son imaginaire, il a déjà une vision très précise de ce qu'il veut. qui est peut-être du coup complètement, c'est peut-être ce qu'il a vu à la télé, c'est peut-être pas forcément des choses très qualitatives qui vont s'insérer dans un contexte urbain, bref. Comment ça se passe face à des clients comme ça ?**

G : Alors on n'a pas fait beaucoup beaucoup de maisons, on a fait quelques-unes. Il y a cet exemple où il y avait finalement une idée très précise, et le résultat est littéralement cette idée très précise. Un peu parce qu'elle était bonne et qu'elle avait une certaine évidence et qu'on s'est bien rencontrés aussi. Dans d'autres cas, on a fait une maison qui s'appelle Hangar individuel, qui est un couple de gens qui ont une envie écologique et une envie d'architecture très diffuse. Aucune culture... Mais ils sentent que... Et ils ont comparé un peu qu'aller voir un promoteur pour se faire un pavillon, ils le sentent pas très bien, voilà. Ils ont une espèce d'envie d'acheter quelqu'un de diffuse sans qu'il peut. Donc là, ils sont très respectueux et très ouverts, et donc la proposition qu'on leur fait...

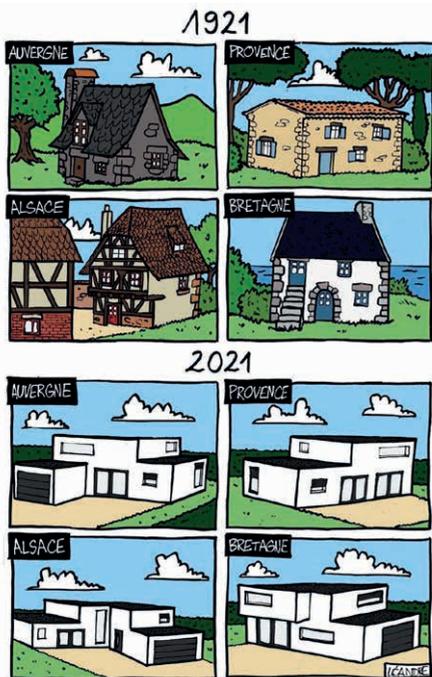
qui est un hybride entre une efficacité économique du hangar et une présence culturelle du pavillon pour ne pas dénoter dans le lotissement. Ils comprennent ça, ils voient que c'est bien rangé, ils voient qu'on optimise un peu leur petit budget et leur envie d'écologie, donc ils se laissent faire. Est-ce qu'on a déjà rencontré des situations où des gens avaient des idées très fortes En tout cas, pas des particuliers. Je me souviens d'un projet de logement pour des seigneurs. C'est public, donc c'est un peu différent, mais la maire avait une idée très précise. Je voulais, devant ça, faire une espèce de véranda qui serait la salle commune des seigneurs qui habiteraient là. Et nous on trouvait ça complètement nul, ça détruirait la présence de la ferme dans le village, et tout le village, c'est le principal, et donc on a fait complètement le contraire, et on l'a convaincu. Après il y a d'autres cas où, un projet d'aménagement de place, où on est venu avec une idée très radicale d'une grande dalle en béton, et puis on s'est fait virer parce qu'on s'est rendu compte que le maire en fait il voulait une fontaine de maquettes de train, parce qu'en fait il y avait sa maison et son gîte, Juste faire jolie devant chez lui, tu vois, et donc qu'on n'était pas du tout alignés, ça a mal fini. Alors c'est un exemple un peu anecdotique. Et il est tout à fait envisageable que... D'ailleurs, il y a des gens qui viennent nous voir parfois, très rarement, ça fait longtemps, pour construire une maison, et puis on les voit une fois et on ne les revoit jamais, parce que... Peut-être qu'ils nous sentent pas, tout simplement, et d'ailleurs peut-être que nous non plus, on les aurait pas trop sentis, et qu'on leur aurait fait comprendre que ça n'allait pas le faire. Je veux dire, tu vois, tu ne peux pas plaire à tout le monde.

**N : Pour mon mémoire, je vais vous montrer une image. Moi, dans l'agence où je travaille, les gens, ils viennent nous voir pour ça. Et c'est vrai que dans mon mémoire, moi, je veux quand même parler du fait que le marché aujourd'hui...**

G : Très drôle. Ça me plaît beaucoup.

**N : Je vous l'enverrai ! Mais en tout cas, aujourd'hui, le marché il est quand même là, je trouve. En tout cas, en France, au niveau du bâtiment, je trouve que c'est quand même ça encore la culture populaire de ce que les gens attendent.**

G : C'est là où tu mets ta césure. Tu dis la culture et tu as raison, mais tu pourrais aussi dire L apostrophe, l'aculture...



*Image présentée à Guillaume Eckly lors de l'entretien*

**N : L'agriculture, oui, c'est vrai.**

G : Ça c'était une culture traditionnelle, c'est la plus courte, il ne s'agit pas d'être nostalgique. Si on veut être nostalgique, mais ça ne reviendra pas. Et ça c'est une acculture, c'est l'Europe Berlin, c'est l'industrie qui a gagné, et qui fait croire aux gens qui voudrait, en fait, le genre architectural à remplacer le genre alsacien, périgordain, machin-truc. Et dans les lotissements, maintenant, il y a quelques années, les acheteurs ont toujours décrié les lotissements, tu vois, c'était des petites maisons de Monopoly, c'était abject, c'était anti-spatial, c'était de la merde, et c'est bizarre parce que tout le monde voulait ça, quand même.

Donc on était complètement en décalage. Et maintenant, la façon architecturale qui est une espèce d'ersatz post-moderne, tu vois, avec des fenêtres bandeau, mais les fenêtres, elles sont normales, alors on peint une bande anthracite pour les joindre, et ça fait un peu bandeau, tu vois. Et on fait des trottoir-terrasses, parce que maintenant, c'est le fer. Les PLU ont autorisé les terrasses, si tu les végétalises, parce que quand même, le Graal écologique rajoute une couche très, très, très louche. Et maintenant, les lotissements, c'est... vraiment des dépotoirs esthétiques. Alors qu'avant, c'était des petites maisons qui ne valaient pas grand chose en termes constructifs ou en termes spatiaux, ou en termes d'architecture pris dans une grande histoire d'architecture.

Il y avait une forme de cohérence et des vieux lotissements qui ont 20-30 ans, où les jardins ont bien mûri, tu vois, deviennent des garden city tout à fait valables et agréables. Alors je ne parle pas du problème de consommation des sols, qui est un problème urbanistique et pas de langage architectural, qui est beaucoup plus important en vrai, mais si on parle de forme architectural, je néglige ce problème. Et aujourd'hui, justement, je suis très curieux de voir comment vont vieillir, parce que peut-être que les jardins vont prendre le dessus, mais l'État, une espèce de pseudo villa moderne, la menuiserie anthracite a gagné.

**N : Mais vous, ça ne vous fait pas bizarre que nous, en tant qu'architectes, on a du mal même à penser des améliorations, sur comment on pourrait intervenir sur ce genre de bâtiments ? Sur ces maisons pavillonnaires là, toutes ces choses dont on déplore la qualité... Pour tous les points que vous avez cités, je trouve que quand même, moi quand je vais sur Divisare, je vois aucun projet qui tente aujourd'hui de réintervenir pour injecter une qualité architecturale sur ces bâtiments existants alors qu'on sait très bien qu'on va devoir quand même à un moment donné les retaper, les remodifier. Ils vont devoir forcément s'améliorer et moi je pose vraiment la question sur pourquoi on a du mal aujourd'hui à intervenir sur ce genre de maisons.**

G : La réponse, je crois, principalement économique et culturelle en ce qu'elle est économique. Tu parles de divisare et de subtilitas, les projets que tu vois là sont des projets gavés de fric. C'est tout. Et donc, dans un contexte comme ça où des gens ont des sous, peut raisonnablement travailler pour faire une proposition, qu'elle soit bonne ou mauvaise, je ne parle pas de compter, dans un contexte de pavillonnaire où les gens vont avoir 50, 100 000 euros pour augmenter un peu, peut-être 200, augmenter un peu leur maison, on l'a fait il y a longtemps, c'est des commandes totalement chronophages et tu ne peux pas. Tu ne peux pas trouver de modèle économique en tant qu'agent d'architecture pour faire ça. Ça, c'est un petit projet. C'est un pavillon phénix à Jury que les gens avaient acheté en tant que plan d'excédent. Tu vois, il s'était saigné. Et puis, il y a 30 ans après avoir fait leur minimum maison, ils se disent, bon, maintenant, ça va un peu mieux pour faire un petit emprunt. Ils avaient un peu de sous quand même, par exemple. Et puis, on fait une extension au salon. On rajoute deux pièces à l'étage. Et c'est finalement un projet qui est assez coûteux au mètre carré, parce que c'est tout petit, qui est absolument dispendieux de notre point de vue, parce que très chronophage. Et tout l'enjeu est de faire un truc qui ne soit surtout pas une bouse d'architecte au milieu d'un lotissement assez homogène. Le seul mérite de ce lotissement, finalement, c'était d'être à peu près « traditionnel » Je mets des guillemets. En tout cas, des toits de pente, de la tuile, un truc un peu machin. Si toi t'arrives et que t'es le premier à faire à mettre des menuiseries anthracite qui font des vrais ou des faux bandeaux. Et puis que tout le monde te regarde comme ça en disant... Tu vois, c'est pas très... Je pense que non seulement ça vaille pas, mais en plus ça n'intéresse pas vraiment les architectes de se poser la question de comment tu t'intègres dans une architecture vulgaire. Vulgaire dans les deux sens du terme. Vulgaire parce que c'est quand même pas très raffiné, mais aussi vulgaire parce que c'est celle de tout le monde. Si tu fais un geste, t'as vraiment l'air con.

Et donc il y a un double déficit économique d'une part, et je pense que des jeunes agences comme on était à l'époque peuvent faire ça parce qu'il faut choper les commandes, mais une agence un peu constituée ne peut pas. Et puis un déficit culturel... Pas de solution là dessus.

**N : C'est vrai que moi je pose la question. Enfin, ça me pose question. Parce qu'en tout cas, en termes de réhabilitation, on voit beaucoup quand même de, en effet même, où c'est déjà des réhabilitations de maisons un petit peu vernaculaires, des belles pierres, tout ça, mais je vois très rarement des pro-**

**jets où l'architecte vient injecter une qualité où il n'y en avait pas à la base. C'est assez rare comme projet j'ai l'impression. C'est très rare.**

G : Je trouve que BAST, on pourrait le reconnaître, se mérite de faire des propositions qui sont quand même assez radicales dans le monde de l'architecture, tout en étant fondées sur une substance architecturale assez banale. Mais c'est un peu des artistes.

Leurs clients ne sont pas forcément millionnaires, mais ils ont le goût de faire appel à une agence comme ça, et un petit peu les sous qui vont avec. Je trouve un exemple qui vaut comme une réponse à ta question, et puis qui n'est pas non plus reproductible. L'autre élément de réponse qui me vient à l'esprit par rapport à ta question, c'est qu'un projet d'architecte est toujours un peu du sur-mesure, c'est toujours une situation très spécifique. Or le lotissement pavillonnaire a des milliards et la structuration de la profession architecturale n'a aucun poids par rapport à une production industrielle très massive, ni en quantité ni en qualité.

**N : Parce que justement, j'avais beaucoup aimé du coup votre projet du funerarium à Thionville où je trouvais que vraiment vous interveniez quand même dans un... L'endroit il est, enfin je le connais un petit peu, il est un petit peu hard quoi. Pour moi c'est une des références où justement on part vraiment d'un bâtiment vraiment un peu banal, ordinaire, un peu moche et on essaye d'en faire quelque chose, d'y injecter quelque chose d'intéressant et du coup je trouve ça juste parce qu'en plus vous injectez quelque chose à l'intérieur du projet et en façade, à l'extérieur, vous essayez même pas de lutter en fait. De toute façon c'est moche, on s'abstrait, on fait quelque chose de très simple. J'ai trouvé ça très juste.**

G : Mais c'est une commande très spécifique, dans un contexte très spécifique. C'est une rencontre assez improbable entre ce pavillon un peu moche, la ZAC du Linkling super hardcore, Eric Fievet, empereur de la mort, le commanditaire, le gérant de l'entreprise de Pompes funevre. Et nous, qui fait qu'on peut faire cette espèce de pièce d'architecture, du cloître de l'intérieur, qui est très puissante, très architecturale, cachée au milieu d'une grosse boîte méga banale. Alors c'est une stratégie, cette dichotomie entre l'intérieur et l'extérieur, que tu pourrais tout à fait reproduire dans plein d'autres cas, pour plein d'autres commandes. Mais ça s'arrête là tu vois, de la même manière que tu pourrais utiliser du béton dans un autre projet, tu vois ce que je veux dire, ça devient très générique et comme tu parlais juste avant de pavillon d'habitation, là c'est clairement pas du tout ça. D'ailleurs, pourquoi est-ce qu'il y a une maison à la base ?

C'est parce que le ZAC de Linkling était sûrement un lotissement. La maison qu'on a, c'est des pavillons un peu cossus, comme ça, il y en avait quelques-uns. Et puis, le devenir résidentiel a été abandonné. Je n'ai pas fait l'histoire de cette ZAC. Mais manifestement, ces quelques pavillons se sont retrouvés noyés dans l'une des plus grandes ZAC de France, je crois, avec des méga grosses boîtes méga trash, tu vois. Et donc, c'est déjà un peu une anomalie qu'on... dont on hérite, qu'on récupère et qu'on corrige d'une certaine manière. La maison, elle disparaît, tu vois. On garde le toit parce qu'on n'avait pas les sous pour péter le toit et refaire l'étanchéité. Et puis quel intérêt ça aurait eu ? On préfère mettre les sous dans la cour, là où il se passe vraiment un truc, tu vois.

Donc c'est un bon exemple de quelque chose qui pourrait ressembler à du cynisme et qui n'en est pas, qui est son contraire, qui est très positif, qui est d'accepter la mocheté là où elle est, et puis d'essayer de trouver une stratégie pour que le fait d'accepter cette mocheté ne soit pas un renoncement. Comme

tout est moche, on n'a qu'à faire de la merde et ça ne changera pas grand-chose. ça, ce serait un espèce de cynisme, mais ce ne serait pas très amusant à faire comme métier. Tu vois ? Et donc, accepter le moche, c'est un truc qui nous intéresse beaucoup. On a appris progressivement à accepter de travailler dans un lotissement quand on partageait, comme la plupart de nos confrères, une haine ou une méfiance à l'égard des lotissements. Et donc découvrir que finalement, il y a des gens qui s'y plaisent aussi. Tu peux dire, vous êtes tous des cons.

Moi, je vais travailler ailleurs, mais ça ne va rien changer. travailler dans des ZAC, travailler dans des contextes comme la caserne où pour l'instant il n'y a rien autour, c'est un ancien site industriel ravagé par la pollution, donc il était totalement dépollué, c'est un espèce de désert, à côté ils construisent des immeubles très génériques qui n'auront aucune qualité, et se dire comment est-ce que je peux prétendre faire des propositions qualitatives qui ne vont pas avoir le pouvoir d'améliorer la situation globale ?

Il n'y a pas de réponse homogène, mais intellectuellement, il y a l'exigence de se poser cette question. Ma proposition architecturale ne va pas sauver le monde, c'est un fait, et je ne parle même que d'un point de vue esthétique, si tu veux. Pour autant, il ne s'agit pas d'un abandon cynique. J'ai été assez sensible dans ton mail quand tu nous as contacté au fait de parler de moche, d'oser, la mocheté du mot moche, tu vois. Ben oui, c'est un fait en fait. Et on a fait une conférence un jour à Toulouse, dont le titre c'était bon goût, mauvais goût, et on rangeait nos projets de l'époque dans ces deux catégories, les projets de bon goût, les projets de mauvais goût. Et c'est le début de cette prise de conscience qu'on a faite par le projet, pas en se grattant la tête comme ça, de manière abstraite, mais que des fois tu faisais une maison en Alsace, dans un village très beau, très bien conservé, donc tu pouvais utiliser, t'intégrer en utilisant des modes opératoires de bon goût, et donc aboutir sur un projet de bon goût, et puis des fois tu étais dans le moche, et donc ton projet était moche.

Et si le paramètre principal c'est l'intégration, si c'est moche, il faut bien.. Mais moche quoi, tu vois, et donc comment est-ce que tu fais bien un projet moche, dans un contexte moche. Le funérarium est très symptomatique de ça, la caserne, les... Voilà, je trouve ça marrant qu'on en soit encore à déplorer nos entrées de ville gâchées par la mauvaise construction. Je parle même pas d'architecture, tu vois. Ouais, mais les entrées de ville, elles font 80% de la surface de la ville, quoi, donc... Donc en fait, ça s'est un petit peu retourné. ça fait longtemps que... Et surtout, on n'y fera rien. On ne va pas démolir 80% de la science construite pour la refaire. Comment elle serait bien ? Comment tu fais une halle aux chaussures bien ? Et ben tu le fais bien dans le moche.

Peut-être un exemple assez ambigu de ça, c'est la médiathèque qu'on va bientôt livrer. La station service, parce que là le village, c'est pas qu'il est beau, il y a des villages plus gourmeuses, mais c'est un village traditionnel, un village rue, avec une église, voilà un village traditionnel. Et puis évidemment, ce village rue, il s'est un peu prolongé avec quelques grosses boîtes de part et d'autre, dont une méga boîte d'EDF, qui est un des plus grands hangars que j'ai jamais vu, plusieurs centaines de mètres de haut en béton noir. Bon voilà c'est la vie quoi, EDF a besoin d'un hangar pour la logistique de ses pièces de maintenance et puis la commune elle est très contente d'avoir des impôts de cette énorme boîte parce que c'est d'ailleurs ce qui a payé la médiathèque. Et puis le village rue, la rue du village rue est devenue une route nationale donc à peu près une autoroute sauf qu'il n'y a pas l'églisière et tu as le droit de la traverser, un truc un peu fou comme ça, avec un taquet de camions qui des accidents réguliers, une grosse source de nuisance.

Et la médiathèque est le long de cette route nationale, qui est la seule rue du village à peu près, et en

bord du village, là où commence le moche. Alors comment on fait ? On fait une bâtisse en pierre, on fait une fosse ferme meusienne. Je ne suis pas sûr. Déjà parce qu'une médiathèque, c'est nécessairement aussi disruptif par rapport aux tissus résidentiels que le hangar EDF ou que l'atelier Texaco qui est en face de notre site. Donc tu ne peux pas t'intégrer du côté du beau. Donc on choisit plutôt de s'intégrer du côté du moche. On est en France de ville, il y a une grosse boîte en face, il y en a une un peu plus loin, donc nous on fait cette stratégie grosse boîte, c'est-à-dire la construction la construction industrielle, la construction qui ne revendique pas de qualité plastique percée. Et après on adapte ce discours, pour revenir du cynisme latin, à dire bon ben c'est moche on fait un truc moche, comment est-ce que dans ce contexte on fait un truc qui finalement ne soit pas moche et qui assume son rôle d'équipement public, de visibilité, d'accessibilité, de générosité, d'attractivité, et donc l'image, l'archétype, le mythe fondateur de la station-service, devient la manière de répondre.

Une station de service, c'est au bord de la route, nous aussi, c'est accessible, donc il y a un parking, il y a un parvis, c'est visible, il y a un totem qui affiche le programme, c'est alléchant, parce qu'on vend des trucs, donc il y a des vitrines, en l'occurrence nous on les offre, la mairie, la commune les offre, et c'est flexible parce que le contenu de ce qu'on vend ou de ce qu'on offre ce qu'on propose est changeant, et donc toute la structure spatiale de la station de service est utilisée à bon escient, à savoir celui de la diffusion de la culture et du partage d'un lieu et de pratiques sociales.

Donc ça par exemple, c'est une réponse assez précise qui est moins générique qu'une grosse boîte nulle part qui est un peu plus articulé, et maintenant que le chantier est presque fini, moi je suis assez content du rapport entre... Ah le chantier c'est fini là ? On inaugure le 15... D'accord, ok. Samedi 15 juin.

Je suis assez content d'un truc, c'est que la présence du bâtiment, et c'est pareil à l'intérieur, la spécialité du bâtiment, est un hybride assez confondante, de banalité et d'originalité au sens de remarquabilité. C'est effectivement une grosse boîte complètement banale, mais c'est absolument immanquable le fait que ce soit un équipement public. Et à l'intérieur, c'est vraiment une grosse boîte en tôle, très générique, mais c'est une précision et d'une préciosité qui ne donne aucun doute sur un statut de générosité publique. Et moi je suis très content de ça. Alors c'est le récit qu'on a construit depuis plusieurs années et j'attends d'avoir des retours critiques, que ce soit de sachants ou que ce soit des usagers, qui ne seront pas tous les mêmes mais qui nous donneront un peu la mesure de ce que je crois avoir réussi. Mais voilà, il y a cette ambiguïté qui m'a l'air d'être une réponse contre le cynisme, en fait. Nécessairement, si tu veux faire un truc bien dans un contexte mal, ce sera ambiguë. Tu ne vas pas être pur. Ou alors tu seras pur du côté du mal. Mais bon, c'est l'extrême qui est difficile à envisager quand même.

*... Après s'être arrêté la-dessus, nous avons parlé d'autres choses, puis nous sommes revenus sur le sujet. J'ai alors repris l'enregistrement :*

G : ... C'est un peu peut-être le contraire de ce que j'ai dit avant et je crois pas que ça le soit mais si ça nous plaît pas c'est pas possible en fait parce qu'on est quand même dépositeur d'un certain savoir et responsable du résultat quoi et je trouve que l'attitude qui consiste à dire, on va faire exactement ce que vous voulez, on va vous accompagner exactement là où vous êtes et où vous voulez aller.

Elle est quand même... Alors peut-être que ce n'est pas du cynisme, parce que ça peut être un réel engagement au service de la personne, mais elle abdique complètement sur la loi Spinetta être garant de l'intérêt public. Et l'intérêt public, ce n'est pas l'intérêt individuel. Finalement, j'ai commencé avec

cette idée très naïve qu'il s'agit de trouver des modalités pour intégrer le projet dans son contexte. Ça, c'est l'intérêt public. Il faut que l'habitant, il soit content, et l'architecte, vous pouvez les deux, mais il faut que l'habitant, il soit content, puis les voisins aussi. Les voisins au sens vraiment très large, ceux qui habitent juste à côté, ceux qui font le village, et voilà. Et donc après, la question se fragmente complètement si c'est un village alsacien ou si c'est le bord de route de Radio-Nationale en Meuse.

Parce que c'est pas le même contexte, donc ce sera pas la même manière de s'intégrer, mais ce sera de bon goût ou de mauvais goût, comme je le disais. Mais c'est ça, en fait, cet orgueil dont je peux parler. L'idée, c'est quand même de le mettre au service, d'un intérêt général, donc tu pourrais dire, bah comment ça ? C'est ça qui est orgueilleux peut-être, se dire que tu es dépositaire de l'intérêt général, c'est un sacré truc, bah oui. Si c'est pas nous, c'est personne, ça c'est évident, et on voit bien ce que ça donne. La France moche, c'est quand personne n'est investi de la mission, et payé pour d'ailleurs, de la mission d'intérêt général qui consiste à organiser un peu les choses.

Peut-être que c'est impossible à plein d'endroits, c'est même sûrement impossible. Donc il faut retrouver un pouvoir peut-être à un rang inférieur, à l'intérieur du funérarium et pas à l'extérieur par exemple. il faut réajuster ses prétentions mais ça reste une prétention, l'orgueil d'être garant d'une certaine réalité. L'argument du funérarium de Thionville c'est quand même de dire il est impossible que je pousse la porte de la pièce où je vais voir quelqu'un que j'ai jamais qui est mort allongé sur un lit réfrigéré et que de l'autre côté il y ait McDonald's et Pâtichoux et l'isacocondition, c'est impossible, c'est indigne, c'est obscène, donc je suis responsable du fait que ça n'arrive pas.

Donc on met le cloître pour empêcher ça. Le client, le communautaire, le comprend parfaitement. Parce qu'il sait ce que c'est. On l'a vu une fois, c'était une anecdote, mais on nous avait fait visiter un autre funérarium absolument sordide. Et au moment où on était dans la salle commune, avec des verres dépolis, un distributeur de boissons, du carrelage, du plafond 660, trash ! Et au moment où il veut nous montrer une des salles de présentation, il toque. et il ouvre la porte avec une espèce de retenue, de solennité, d'obséquiosité, on peut dire. Et puis il n'y a personne et il redevient normal. Donc il sait parfaitement que son métier, c'est de faire attention à certaines choses, parce que quand même, il y a des gens qui sont morts, peut-être qu'ils s'en foutent, mais il y a les autres aussi qui ne s'en foutent pas, qui sont là pour un travail de deuil et qui sont tristes.

Et quand on lui dit que c'est impossible de rentrer directement, de passer de patichou à ma défunte femme, il sait parfaitement de quoi il parle. Ce geste d'ouvrir la porte très délicatement, c'est ce qu'on amplifie à une échelle architecturale, à la base de ses besoins, de sa commande. C'est un bon exemple L'orgueil au service du bien. La loi Spinella, le garant de l'intérêt général. C'est aussi une manière de trouver du sens et du plaisir à ce qu'on fait. ou peut-être que tout simplement moi j'aurai du mal à faire un truc aussi dur en acceptant que ça ne me plaise pas, je trouve. C'est dur quoi, faire un truc, je ne sais pas comment tu le vis, et peut-être que tu trouveras des endroits où ça te plaît, peut-être qu'il y a d'autres paramètres que ce qu'on trouve beau et bon.

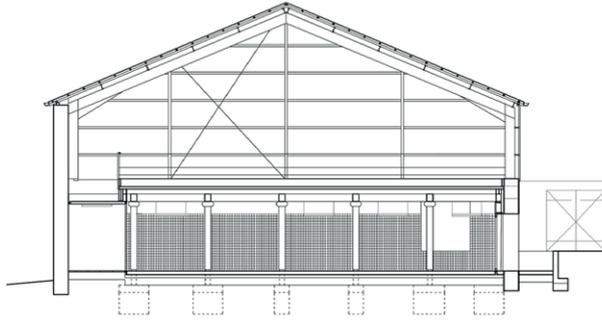


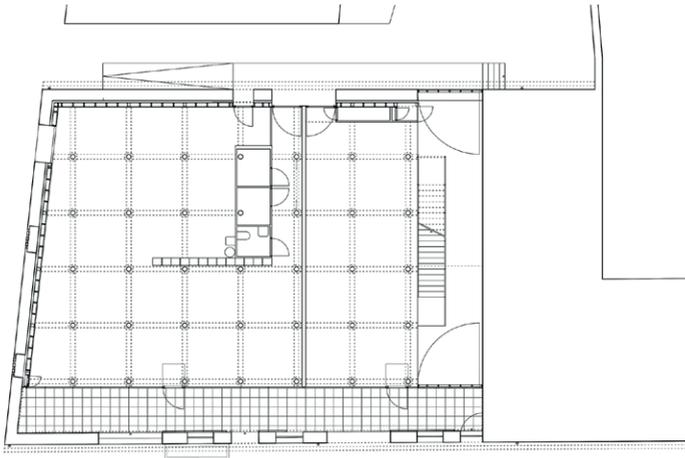
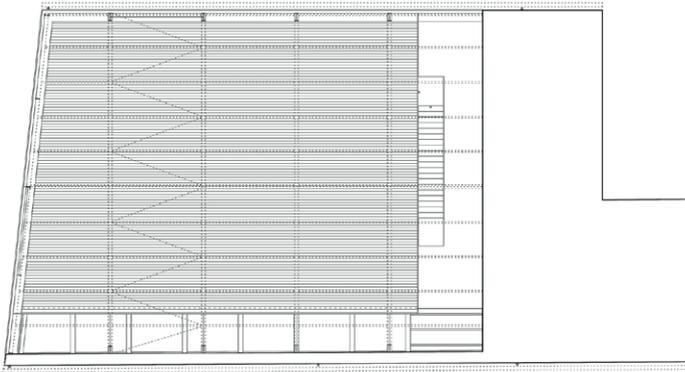
# RÉHABILITATION D'UNE FERME LORRAINE EN BOULANGERIE ET HALLE DE VILLAGE - Avricourt ( Moselle )

*Photographies : Ludmilla Cerveny*

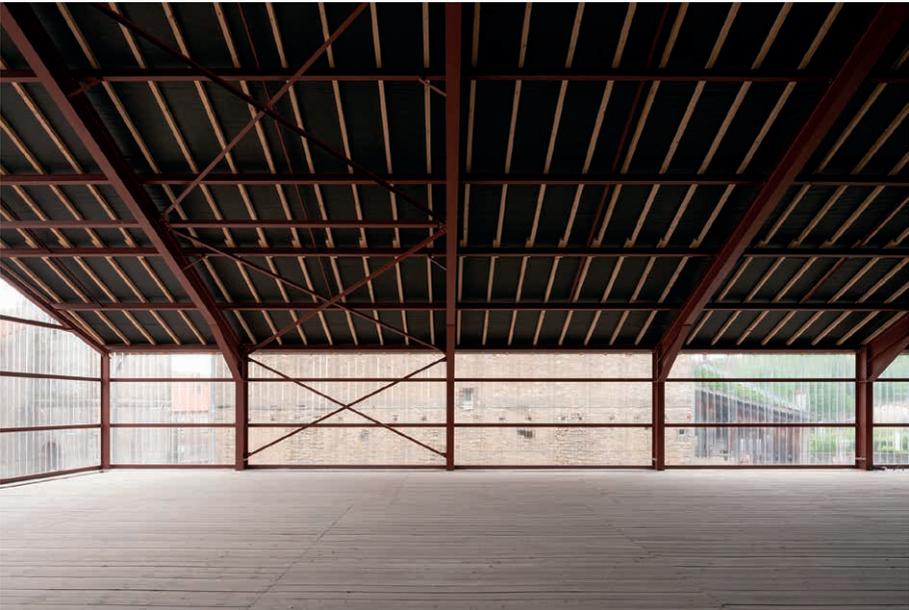
















# RÉHABILITATION ET EXTENSION D'UN FUNÉRAIRIUM Thionville ( Moselle )

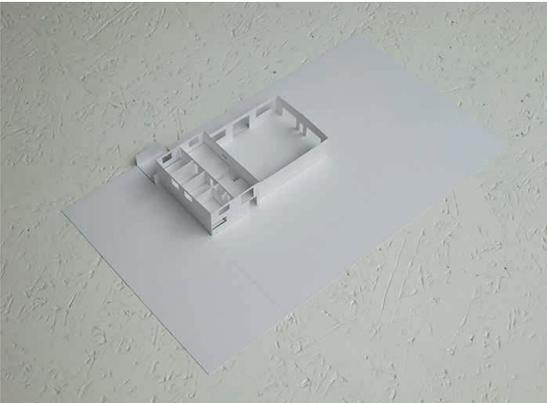
*Photographies : Ludmilla Cerveny*



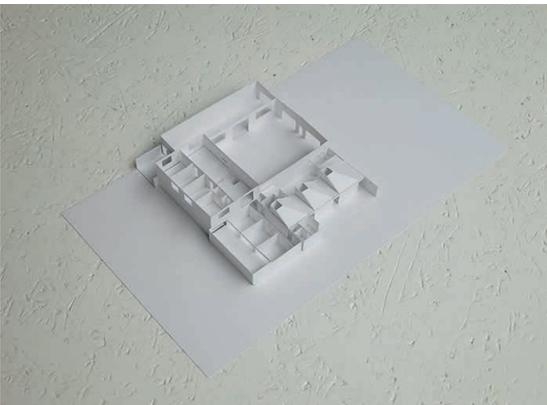




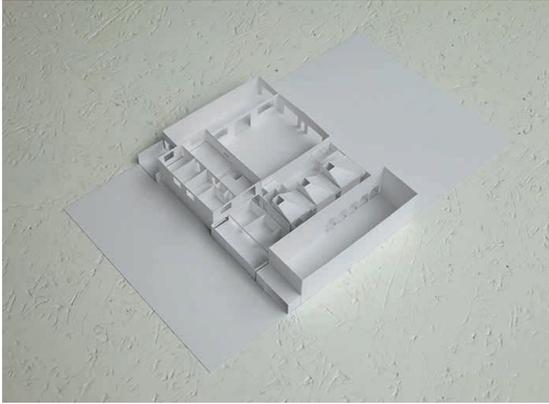
1.



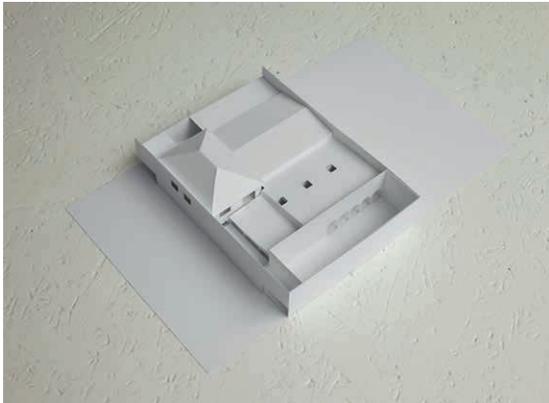
2.



3.



4.



5.





# CONSTRUCTION D'UNE MÉDIATHÈQUE

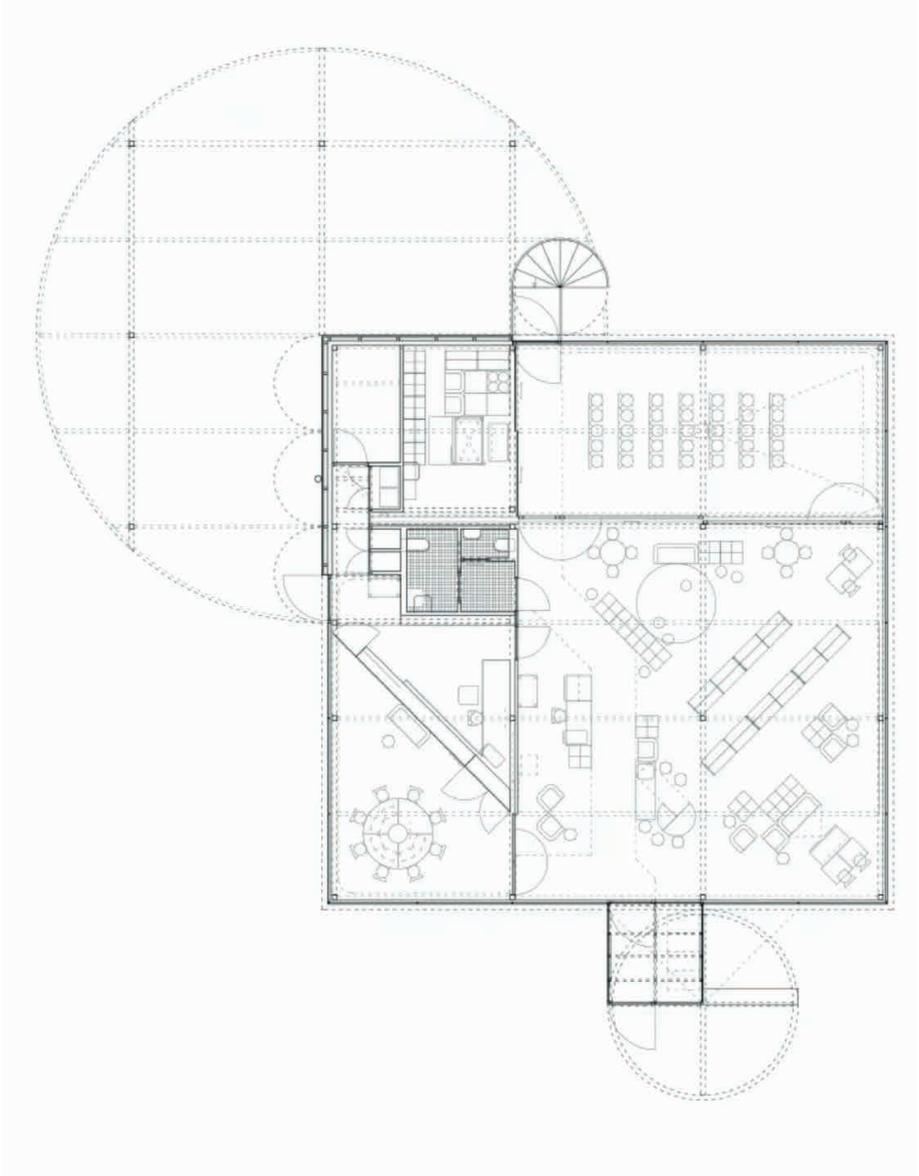
## Velaines ( Meuse )

*Photographies : Nicolas Parant*











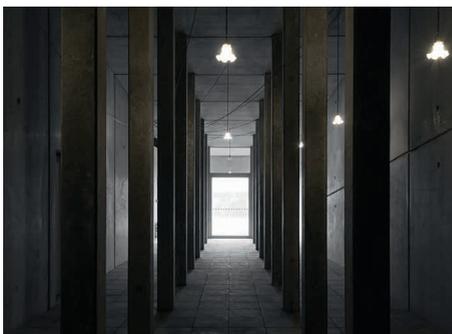






# CONSTRUCTION D'UN FUNÉRARIUM Damelevières ( Meurthe-et-Moselle )

*Photographies : Ludmilla Cerveny*



# RÉHABILITATION D'UNE FERME EN LOGEMENTS SENIOR

## Velle-sur-Moselle ( Meurthe-et-Moselle )

*Photographies : Ludmilla Cerveny*



## CONSTRUCTION D'UNE CASERNE DE POMPIERS Audun-le-Tiche ( Moselle )

*Perspective : jeudi.wang*







Habilitation à la Maitrise d'Oeuvre en son Nom Propre

Directeur d'études : Gautier Duthoit  
École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg  
2023 - 2024